

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

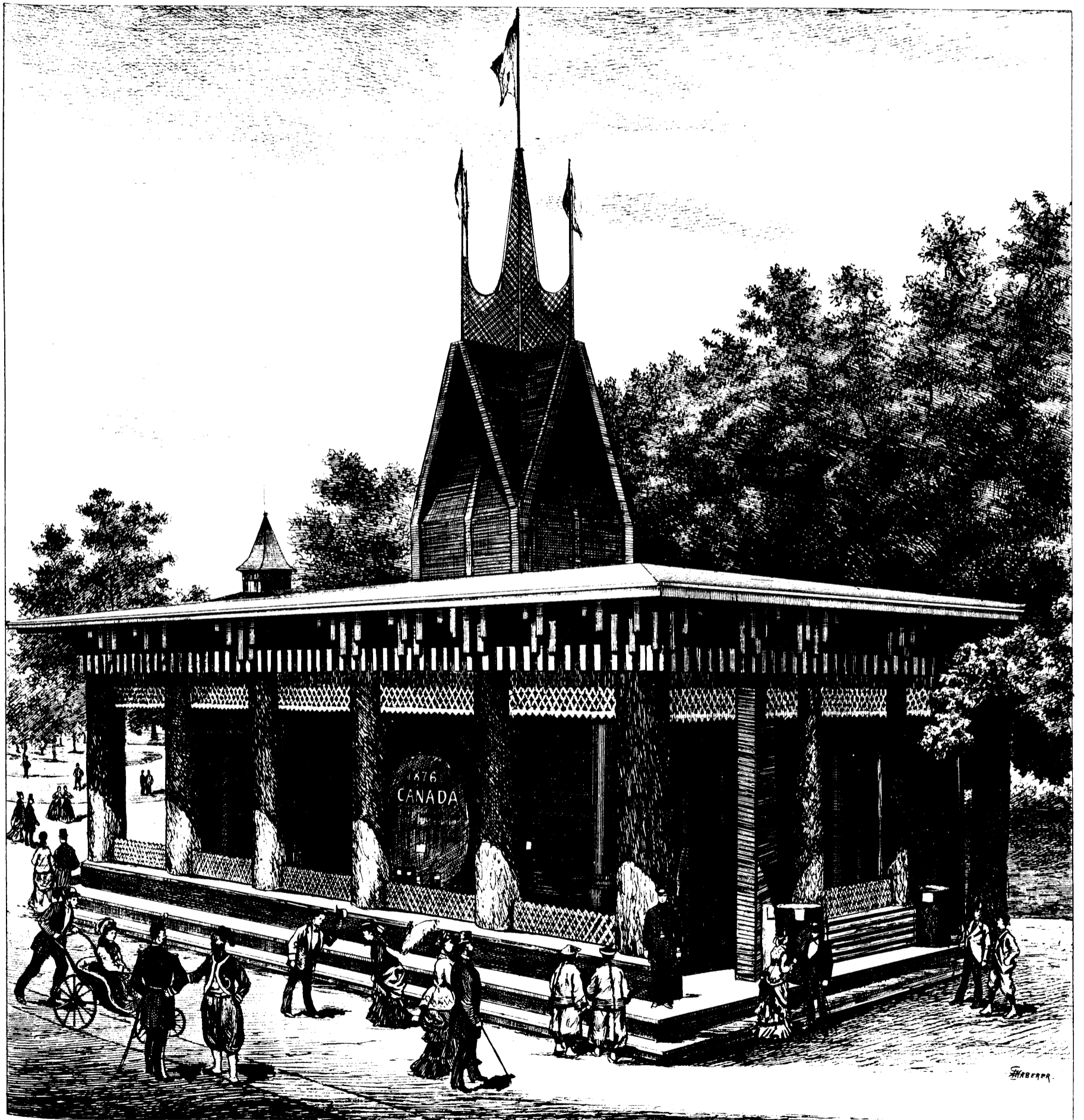
Vol. VII.

No. 28.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 13 JUILLET 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.



CONSTRUCTION EN BOIS CANADIENS À L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE

Pitt, l'homme d'état qui avait mis l'Europe à sa solde, et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre. George III survécut à M. Pitt, mais il avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du parlement, les ministres lisaient aux chambres silencieuses et attentives, le bulletin de la santé du roi. Un jour, j'étais allé visiter Windsor ; j'obtins pour quelques chelins, de l'obligeance d'un concierge, qu'il me cachât de manière à voir le roi. Le monarque, en cheveux blancs et aveugle, parut errant comme le roi Léar dans son palais, et tâtonnant avec ses mains les murs des salles. Il s'assit devant un piano dont il connaissait la place, et joua quelques morceaux d'une sonate de Haendel : c'était une belle fin de la vieille Angleterre : *Old England* !

Le prince régent, chose qui semblait héréditaire dans la maison de Hanovre, avait été tout le temps de sa jeunesse l'ennemi de la politique et du gouvernement de son père ; autant George III était attaché à la politique tory, autant le prince de Galles favorisait les whigs. Ami intime et compagnon de plaisir de Fox et de Sheridan, il ne se faisait pas faute de contrecarrer Pitt et ses collègues. Investi de l'autorité souveraine qui ne lui avait été confiée qu'à regret par Pitt, et qui même, d'abord, avait été entourée de certaines restrictions, il ne tarda pas à faire volte-face, soit qu'il désirât se concilier le vieux parti anglican, soit qu'il craignit l'ascendant de ses anciens amis qui auraient peut-être, dans sa pensée, cherché à le dominer et à devenir ses maîtres. Faux du reste, et versatile, égoïste et profondément corrompu, avec une dose d'intelligence et une éducation supérieures à celles de ses prédécesseurs, il fut au-dessous d'eux par le caractère et la conduite.

Élegant, roué et séducteur comme un habitué de *l'Œil-de-Bœuf* sous le régent de France, il avait voulu inclure dans la liste de ses victimes une dame irlandaise d'une grande beauté, d'un esprit distingué et cultivé, de sept années plus âgées que lui et dont lui-même avait décrit assez ironiquement les charmes par cette alliteration laconique et restée célèbre : "Fair fat and forty." Lady Fitz-Herbert sut lui résister et en même temps le dominer au point de se faire épouser secrètement par lui. Cet hymen clandestin était d'abord contraire à l'acte du parlement, qui déclarait que les membres de la famille royale ne pourraient se marier sans le consentement du roi avant l'âge de vingt-cinq ans, et après cet âge, sans celui du parlement. L'opinion publique ne tarda pas à s'émouvoir des rumeurs qui circulaient à ce sujet, et le parlement lui-même fut bientôt saisi de la question par une de ces interpellations au moyen desquelles les sujets, même les plus délicats, peuvent se discuter sans que l'on soit forcé d'agir immédiatement dans un sens ou dans un autre. Fox, à qui le prince avait persuadé qu'il n'était que l'amant de Lady Fitz-Herbert, nia avec toute l'énergie de sa bonne foi l'accusation portée contre l'héritier du trône. Celui-ci, cependant, en même temps que son ami se compromettait pour lui, allait trouver lord Grey, lui avouait la vérité et le priait d'assurer à Lady Fitz-Herbert que Fox avait parlé sans son autorisation. Le noble lord repoussa cette proposition avec indignation. Cette fourberie, pour bien dire triangulaire, rappelle le mot de Beaumarchais : "Qui donc trompe-t-on ici ?"

Quoi qu'il en soit, le 8 avril 1795, le prince, abandonnant lady Fitz-Herbert, épousa, dans la chapelle royale de Saint-James, la princesse Caroline de Brunswick. Il avait eu à choisir entre celle-ci et la princesse Louise de Mecklembourg, qui devint plus tard cette fameuse reine de Prusse dont l'Allemagne entière a dernièrement célébré la mémoire avec tant d'enthousiasme. Quel bonheur eût été pour les Anglais que d'avoir une pareille reine ! mais aussi, comme elle l'a paré belle ! Qu'est-ce que tous les malheurs politiques et les anxiétés qui l'ont éprouvée auprès des chagrins, disons même des tortures domestiques que George IV lui aurait fait subir ?

Ce furent précisément la beauté et la supériorité de la princesse Louise qui éloignèrent d'elle le futur roi d'Angleterre. George III et le parlement le pressaient de se marier, espérant qu'une vie régulière

mettrait fin aux scandales et surtout aux dépenses extravagantes qui irritaient à bon droit le peuple d'Angleterre, et l'auraient encore irrité davantage, si le prince n'avait su mettre l'opposition dans ses intérêts, en même temps que les ministres, malgré leurs répugnances, se trouvaient forcés de pallier ses fautes. Les dettes de l'héritier du trône se montaient à près de six cent cinquante milles livres sterling au moment de son mariage, et la liquidation qui en fut faite par le parlement n'était pas la première et ne fut point non plus la dernière ; car, jusqu'à la fin de son règne, le roi et ses maîtresses absorbèrent une portion notable de la fortune publique déjà si obérée.

Le fait que le prince de Galles avait préféré une épouse qui lui déplaisait, précisément pour conserver sa liberté, jette un jour bien sinistre sur sa conduite envers Lady Fitz-Herbert, et montre qu'il l'avait trompée sciemment, par calcul et sans se faire à lui-même la moindre illusion. Des scènes révoltantes dont nous épargnerons le récit à nos lecteurs, accompagnèrent et suivirent son mariage ; elles justifient pleinement le triste aveu échappé, à la princesse Charlotte, le seul fruit de cette malheureuse union, venu qui figure sur la première page des mémoires de Stockmar : "Ma mère n'a pas été ce qu'elle devait être ; elle eût été meilleure si mon père n'eût pas été infiniment pire qu'elle."

"La pauvre enfant, continue le baron, n'a jamais rien connu de l'amour et des soins d'un père ou d'une mère ; de fait, elle n'a jamais su ce que c'était que la vie de famille. Le père et la mère s'étaient déjà séparés la seconde année de leur mariage. Le père était brouillé avec le grand-père ; la grand-mère ne pouvait souffrir sa bru ; celle-ci le lui rendait bien. La petite-princesse fut d'abord laissée aux soins de sa mère, que le vieux roi George III persistait à protéger contre son mari. Elle perdit cette protection en 1810, lorsque la folie du roi devint incurable, et que le prince de Galles fut nommé régent. Même avant ce temps, l'enfant avait été enlevée à sa mère et confiée à Windsor aux soins de sa grand-mère, la reine Charlotte, qui était loin d'être bien disposée envers sa petite-fille. Mais en 1812, la jeune princesse eut une résidence séparée à la ville, *Warwick house*, dans le voisinage de *Carlton house*, palais qu'occupait son père. Ses rencontres avec sa mère n'avaient plus lieu que tous les quinze jours. C'est ainsi qu'elle grandissait, entourée de gens qui, relativement, n'étaient que des étrangers, avec sa gouvernante et sa demoiselle de compagnie, Miss Cornelia Knight, dont l'auto-biographie, publiée il y a quelques années, donne les meilleurs renseignements que l'on ait sur la vie de la princesse Charlotte."

Dans de telles données, de toutes parts on devait se hâter de marier cette héritière présomptive de la couronne d'Angleterre ; elle était pour son père une grande gêne et un grand reproche, comme un lien qui le rattachait malgré lui à une épouse détestée. A peine eut-elle dix-huit ans, qu'un projet de mariage fut conclu avec le prince d'Orange, héritier apparent de la couronne de Hollande. Elle n'avait manifesté d'abord ni répugnance ni empressement pour cette union, et le régent s'était hâté de la fiancer sur quelques paroles qu'elle avait laissées échapper, et qui équivalaient à peine à un consentement.

Les historiens et les correspondances du temps ne nous ont point laissé un portrait bien flatteur de ce prince. Grovestins, son compatriote, a dit de lui : "Il n'y avait dans cette pauvre tête ni instruction, ni idée arrêtée sur quoi que ce fût." On le trouvait aussi un peu vulgaire. "Notre futur gendre, écrivait lord Grenville au marquis de Buckingham, loge chez son tailleur." La princesse elle-même fut très scandalisée d'apprendre qu'il était revenu des courses sur le siège du cocher, et très-gris, même pour un Hollandais. Plus tard, elle déclara à Stockmar que le prince aurait pu faire un excellent officier de cavalerie, mais que ce n'était point le mari qu'il lui fallait : il n'y avait rien de royal chez lui, ajouta-t-elle.

Ce mariage convenait, cependant parfaitement, non-seulement au régent qui n'était pas homme à s'effaroucher de quelques escapades, mais encore à la politique de l'Angleterre, qui avait à cœur de s'attacher la Hollande et de s'en faire un rempart contre la France. L'alliance venait donc d'être annoncée officiellement au parlement de Hollande, lorsque se présentèrent des difficultés diplomatiques dont la princesse Charlotte, avisée, prétend-on secrètement par les amis de sa mère, sut profiter pour reprendre un consentement qu'on lui avait pour bien dire extorqué, bien que, cependant, le prince ne lui eût point déplu dans le principe, et qu'elle eût trop de loyauté pour rompre sous de vains prétextes. Il s'agissait de la résidence de la princesse en Hollande, jusqu'à ce qu'elle fût appelée au trône d'Angleterre ; elle voyait, peut-être avec raison, dans l'insistance que l'on mettait à la faire céder sur ce point, le désir de lui faire perdre sa popularité et son prestige, de préparer les voies au divorce du régent avec sa mère, et de lui substituer plus tard un autre héritier. Le soin que l'on prit de lui expliquer qu'elle n'était qu'héritière présomptive et non pas héritière apparente, qu'elle ne succéderait au trône que dans le cas où il ne surviendrait pas un frère, ne fit peut-être que confirmer ses soupçons.

Ce fut, entre elle et son père, et les ministres, une lutte longue, remplie d'incidents, dans laquelle elle montra autant de courage que d'intelligence, résistant avec une égale fermeté aux menaces et aux cajoleries, et dans laquelle elle finit par triompher.

(A continuer.)

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER QUEBEC, MONTRÉAL, OUTAOUAIS ET OCCIDENTAL

Samedi, le 1er juillet, le conseil municipal d'Hochelaga voulut profiter de la coïncidence du neuvième anniversaire de l'établissement de la confédération et de l'arrivée des deux premières locomotives destinées à notre grande voie ferrée du nord, pour organiser une jolie fête de circonstance, à laquelle avaient été invités bon nombre de citoyens d'Hochelaga et de Montréal. Grâce à la bienveillance et à la courtoisie du contracteur, M. MacDonald, une des locomotives et plusieurs chars plateformes avaient été mis à la disposition des organisateurs, qui purent ainsi procurer à leurs invités l'agrément d'une petite excursion jusqu'au Côté-Saint-Louis. A leur retour, ils trouvèrent la gare temporaire tapissée de verdure et pavée aux couleurs anglaises et françaises, avec une longue table improvisée au centre et qui les attendait couverte de rafraîchissements.

M. D. Rolland, maire d'Hochelaga, en prenant la présidence, expliqua, en termes appropriés, le but de cette réunion, qui était de célébrer par des réjouissances ce commencement d'opération d'une entreprise à laquelle tous prenaient un si vif et si légitime intérêt. Il proposa ensuite successivement les santés officielles : celles du parlement fédéral et du parlement local, auxquelles MM. A. Desjardins, M. P., et L. Beaubien, M. P., répondirent fort heureusement ; puis celles des commissaires du chemin, du contracteur, et du révérend A. Labelle, curé de Saint-Jérôme, l'un des principaux promoteurs de l'entreprise ; enfin, celles de la presse, du maire et du conseil municipal d'Hochelaga, et des dames.

En répondant au toast porté en son honneur, M. MacDonald annonça la bonne nouvelle que dans une dizaine de jours on se rendra en chars à Sainte-Thérèse, et qu'avant un mois on pourra aller par voie ferrée jusqu'à Saint-Jérôme, pour serrer la main à cet infatigable ami de l'entreprise, le révérend M. Labelle.

Nous félicitons les citoyens d'Hochelaga de l'heureuse idée qu'ils ont eue d'inaugurer la première mise en opération partielle de ce chemin par une aussi intéressante fête intime, en attendant que l'inauguration officielle de la ligne tout entière eût lieu, ce qui, nous l'espérons maintenant, se fera avant longtemps. — *Nouveau-Monde*.

NOTE ÉDITORIALE.—Si les organisateurs de cette fête, ainsi que de l'excursion qui eut lieu quelques jours plus tard, avaient compris *L'Opinion Publique* dans l'invitation qu'ils ont faite à la presse, nous aurions été heureux de préparer des gravures destinées à perpétuer le souvenir de ces intéressantes occasions. On semble oublier quelquefois que notre feuille est illustrée, et la plus répandue de toutes les publications françaises en Canada.

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

VAUVENARGUES.

NOUVELLES DU CANADA ET DES ÉTATS-UNIS

Québec, 3 juillet.—Le lieutenant-colonel Casault, député-adjutant-général, est mort hier à sa résidence. Il possédait des connaissances sérieuses en art militaire ; il avait fait la campagne de Crimée et quelques expéditions en Algérie, dans les rangs de la région étrangère de France, et avait servi ensuite dans le 100e régiment anglais, en garnison à Gibraltar.

Philadelphie, 3.—La grande revue à l'occasion du centenaire a eu lieu ce matin ; plus de 15,000 soldats se trouvaient en ligne de bataille. Cinq soldats du 7ème régiment de New-York ont été frappés d'insolation durant la revue.

Québec, 4.—La cour d'élection, composée du juge-en-chef Meredith, et des juges Bossé et McCord, a rendu jugement cette avant-midi dans la cause d'élection contestée de Kamouraska, déboutant la requête et confirmant M. Roy dans la possession de son siège.

—L'asile des aliénés de Beaufort contient actuellement 877 patients, 449 hommes et 428 femmes.

—Le train express pour Halifax, N.-B., est parti ce matin avec le char Pullman Clarendon, sous la charge de M. Michael Haynes, conducteur.

Fort Madison, Iowa, 4.—Une tempête terrifiante a fondu sur cette ville hier soir, durant environ 25 minutes. L'église catholique a été complètement démolie par la chute du clocher, qui s'élevait à une hauteur de 225 pieds. Toutes les autres églises ont été plus ou moins endommagées, ainsi que beaucoup de résidences privées. Les toits de 40 maisons ont été enlevés. Les arbres ont été cassés ou déracinés. Les dommages sont estimés à \$200,000. Il n'y a pas eu de pertes de vie.

Ottawa, 6.—Des informations reçues ici font croire que les droits disputés aux pêcheurs français sur les côtes de Terre-Neuve ont été réglés à l'amiable entre les gouvernements de la France et de la Grande-Bretagne.

—Un vétérinaire de 1812, âgé de 84 ans, s'est présenté aujourd'hui au bureau de la milice pour recevoir sa pension de \$20 ; il était accompagné de son père, âgé de 104 ans. On demanda à ce dernier si lui aussi avait servi, mais il répondit qu'au moment de la guerre, il était déjà trop âgé pour être astreint au service, et que, du reste, il avait une famille à soutenir.

Dubuque, Iowa, 6.—Une tempête formidable a fondu sur cette ville la nuit dernière. La pluie a commencé vers dix heures, et a continué l'espace de trois heures avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs. Tous les ponts sur les chemins et voies ferrées ont été emportés, et aucun train ne peut arriver ici ou en partir pour plusieurs jours. Des maisons ont été charroyées par les eaux et leurs occupants noyés. Le village de Rockdale, situé à 37 milles d'ici, et bâti dans une vallée où passe un torrent, a été inondé ; une écluse de moulin s'est brisée à quelque distance de l'endroit, et toutes les habitations ont été démolies par la crue des eaux, et leurs hôtes ont péri. Des recherches ont été faites après l'ouragan, et l'on y a constaté la disparition de 42 personnes. Dix-neuf cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants ont été retrouvés.

LISTON AUX LARGES ÉPAULES.—Charles Liston, de Londres, fut un des chirurgiens les plus éminents des temps modernes. La consommation pulmonaire était héréditaire dans sa constitution, mais, quand les premiers symptômes apparurent, se renferma-t-il dans son bureau ? Non : sa grande expérience lui avait appris que d'en agir ainsi serait se suicider ; il acheta donc un canot, et une heure chaque matin il ramait sur la Tamise. Cet exercice, conjointement avec l'usage qu'il fit des *TROCHITES PULMONAIRES DE WINGATE*, le mena jusqu'à un âge très-avancé ; il conserva toujours une grande vigueur, à ce point qu'on le nommait "Liston aux larges épaules." L'autopsie de ses restes montra toutefois une large cicatrice dans son poulmon gauche, où la terrible maladie avait pris naissance et qu'il guérit comme on vient de le voir.

Extrait des dépêches télégraphiques du *Tintamarre* :

Robert Briquet à Touchatout.

Patron, crois pas au suicide d'Abdul-Aziz.

Touchatout à Robert Briquet.

Pourtant, était constaté par dix-neuf médecins !

Robert Briquet à Touchatout.

Fait rien. Suis bien mon raisonnement.

Touchatout à Robert Briquet.

Vas-y. Suis comme un caniche.

Robert Briquet à Touchatout.

Voici. En perdant trône, liste civile, petites odalisques, etc., etc., ex-empereur turc avait pas de veine.

Touchatout à Robert Briquet.

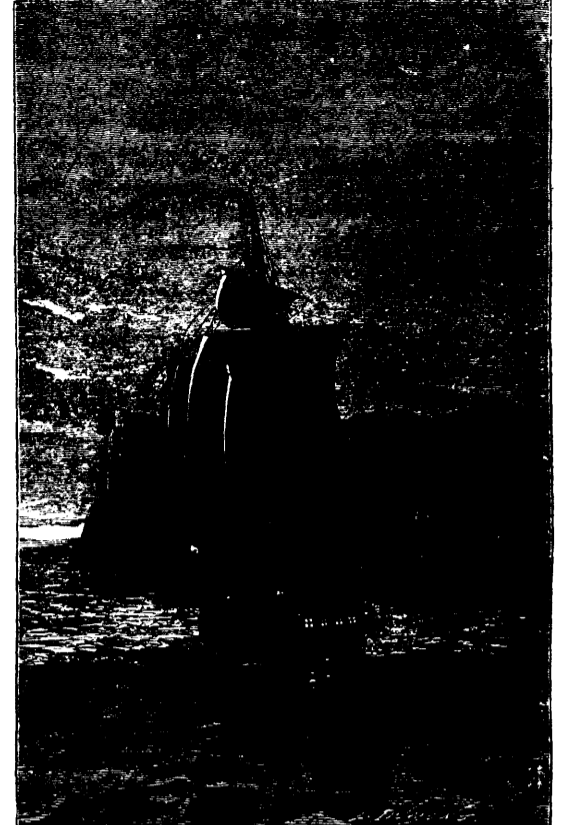
Evidemment.

Robert Briquet à Touchatout.

Alors, a pas pu se les ouvrir.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

LA ROCHEFOUCAULD.



AVENTURES- DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE IV. — DOG-CAPTAIN.

Le jour du départ était arrivé avec le 5 avril. L'admission du docteur à bord rassurait un peu les esprits. On le digne savant se proposait d'aller, on pouvait le suivre. Cependant, la plupart des matelots ne laissaient pas d'être inquiets, et Shandon, craignant que la désertion ne fit quelques vides à son bord, souhaitait vivement d'être en pleine mer. Les côtes hors de vue, l'équipage en prendrait son parti.

La cabine du Dr. Clawbonny était située au fond de la dunette, et elle occupait tout l'arrière du navire. Les cabines du capitaine et du second, placées en retour, prenaient vue sur le pont. Celle du capitaine resta hermétiquement close, après avoir été garnie de divers instruments, de meubles, de vêtements de voyage, de

livres, d'habits de rechange et d'ustensiles indiqués dans une note détaillée. Suivant la recommandation de l'inconnu, la clef de cette cabine lui fut adressée à Lubeck ; il pouvait donc seul entrer chez lui.

Ce détail contrariait Shandon, et était beaucoup de chances à son commandement en chef. Quant à sa propre cabine, il l'avait parfaitement appropriée aux besoins du voyage présumé, connaissant à fond les exigences d'une expédition polaire.

La chambre du troisième officier était placée dans le faux-pont, qui formait un vaste dortoir à l'usage des matelots ; les hommes s'y trouvaient fort à l'aise, et ils eussent difficilement rencontré une installation aussi commode à bord de tout autre navire. On les soignait comme une cargaison de prix ; un vaste poêle occupait le milieu de la salle commune.

Le Dr. Clawbonny était, lui, tout à son affaire ; il avait pris possession de sa cabine dès le 6 février, le lendemain même de la mise à l'eau du *Forward*.

« Le plus heureux des animaux, disait-il, serait un colimaçon qui pourrait se faire une coquille à son gré ; je vais tâcher d'être un colimaçon intelligent. »

Et, ma foi, pour une coquille qu'il ne devait pas quitter de longtemps, sa cabine prenait bonne tournure ; le docteur se donnait un plai-

sir de savant ou d'enfant à mettre en ordre son bagage scientifique. Ses livres, ses herbiers, ses casiers, ses instruments de précision, ses appareils de physique, sa collection de thermomètres, de baromètres, d'hygromètres, d'odomètres, de lunettes, de compas, de sextants, de cartes, de plans, les fioles, les poudres, les flacons de sa pharmacie de voyage très-complète, tout cela se classait avec un ordre qui eût fait honte au British Museum. Cet espace de six pieds carrés contenait d'incalculables richesses ; le docteur n'avait qu'à étendre la main, sans se déranger, pour devenir instantanément un médecin, un mathématicien, un astronome, un géographe, un botaniste ou un conchyliologue.

Il faut l'avouer, il était fier de ces aménagements, et heureux dans son sanctuaire flottant, que trois de ses plus maigres amis eussent suffi à remplir. Ceux-ci, d'ailleurs, y affluèrent bientôt avec une abondance qui devint gênante, même pour un homme aussi facile que le docteur, et, à l'encontre de Socrate, il finit par dire :

« Ma maison est petite, mais plutôt au ciel qu'elle ne fût jamais pleine d'amis ! »

Pour compléter la description du *Forward*, il suffira de dire que la niche du grand chien danois était construite sous la fenêtre même de la cabine mystérieuse ; mais son sauvage habitant préférait errer dans l'entrepont et la cale du

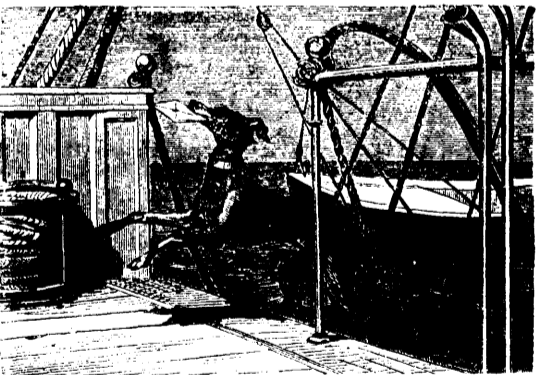
navire ; il semblait impossible à apprivoiser, et personne n'avait eu raison de son naturel bizarre ; on l'entendait, pendant la nuit surtout, pousser de lamentables hurlements qui résonnaient dans les cavités du bâtiment d'une façon sinistre.

Était-ce regret de son maître absent ? Était-ce instinct aux approches d'un périlleux voyage ? Était-ce pressentiment des dangers à venir ? Les matelots se prononçaient pour ce dernier motif, et plus d'un en plaisantait, qui prenait sérieusement ce chien-là pour un animal d'espèce diabolique.

Pen, homme fort brutal d'ailleurs, s'étant un jour élancé pour le frapper, tomba si malheureusement sur l'angle du cabestan, qu'il s'ouvrit affreusement le crâne. On pense bien que cet accident fut mis sur la conscience du fantastique animal.

Clifton, l'homme le plus superstitieux de l'équipage, fit aussi cette singulière remarque, que ce chien, lorsqu'il était sur la dunette, se promenait toujours du côté du vent ; et plus tard, quand le brick fut en mer et courut des bordées, le surprenant animal changeait de place après chaque virement, et se maintenait au vent comme l'eût fait le capitaine du *Forward*.

Le Dr. Clawbonny, dont la douceur et les caresses auraient apprivoisé un tigre, essaya vainement de gagner les bonnes grâces de ce chien ; il y perdit son temps et ses avances.



Cet animal, d'ailleurs, ne répondait à aucun des noms inscrits dans le calendrier cynégétique. Aussi les gens du bord finirent-ils par l'appeler Captain, car il paraissait parfaitement au courant des usages du bord. Ce chien-là avait évidemment navigué.

On comprend dès lors la réponse plaisante du maître d'équipage à l'ami de Clifton, et comment cette supposition ne trouva pas beaucoup d'incrédulités ; plus d'un la répétait en riant, qui s'attendait à voir ce chien, reprenant un beau jour sa forme humaine, commander la manœuvre d'une voix retentissante.

Si Richard Shandon ne ressentait pas de pareilles appréhensions, il n'était pas sans inquiétudes, et la veille du départ, le 5 avril au soir, il s'entretenait sur ce sujet avec le docteur, Wall et maître Johnson, dans le carré de la dunette.

Ces quatre personnes dégustaient alors un dixième grog, leur dernier sans doute, car, suivant les prescriptions de la lettre d'Aberdeen, tous les hommes de l'équipage, depuis le capitaine jusqu'au chauffeur, étaient *totalers*, c'est-à-dire qu'ils ne trouveraient à bord ni vin, ni bière, ni spiritueux, si ce n'est dans le cas de maladie, et par ordonnance du docteur.

Or, depuis une heure, la conversation roulait

sur le départ. Si les instructions du capitaine se réalisaient jusqu'au bout, Shandon devait, le lendemain même, recevoir une lettre renfermant ses derniers ordres.

« Si cette lettre, disait le commandant, ne m'indique pas le nom du capitaine, elle doit au moins nous apprendre la destination du bâtiment. Sans cela, où le diriger ? »

— Ma foi, répondit l'impatient docteur, à votre place, Shandon, je partirais même sans lettre ; elle saurait bien courir après nous, je vous en réponds.

— Vous ne doutez de rien, docteur ! Mais vers quel point du globe feriez-vous voile, s'il vous plaît ?

— Vers le pôle Nord, évidemment ! cela va sans dire, il n'y a pas de doute possible.

— Pas de doute possible ! répliqua Wall ; et pourquoi pas vers le pôle Sud ?

— Le pôle Sud, s'écria le docteur, jamais ! Est-ce que le capitaine aurait eu l'idée d'exposer un brick à la traversée de tout l'Atlantique ! Prenez donc la peine d'y réfléchir, mon cher Wall.

— Le docteur a réponse à tout, répondit ce dernier.

— Va pour le Nord, reprit Shandon. Mais, dites-moi, docteur, est-ce au Spitzberg ? est-ce

au Groënland ? est-ce au Labrador ? est-ce à la baie d'Hudson ? Si les routes aboutissent toutes au même but, c'est-à-dire à la banquise infranchissable, elles n'en sont pas moins nombreuses, et je serais fort embarrassé de me décider pour l'une ou pour l'autre. Avez-vous une réponse catégorique à me faire, docteur ?

— Non, répondit celui-ci, vexé de n'avoir rien à dire ; mais enfin, pour conclure, si vous ne recevez pas de lettre, que ferez-vous ?

— Je ne ferai rien ; j'attendrai.

— Vous ne partirez pas ? s'écria Clawbonny, en agitant son verre avec désespoir.

— Non, certes.

— C'est le plus sage, répondit doucement maître Johnson, tandis que le docteur se promenait autour de la table, car il ne pouvait tenir en place. Oui, c'est le plus sage ; et cependant une trop longue attente peut avoir des conséquences fâcheuses : d'abord, la saison est bonne, et si nord il y a, nous devons profiter de la débâcle pour franchir le détroit de Davis ; en outre, l'équipage s'inquiète de plus en plus ; les amis, les camarades de nos hommes les poussent à quitter le *Forward*, et leur influence pourrait nous jouer un mauvais tour.

— Il faut ajouter, reprit James Wall, que si la panique se mettait parmi nos matelots, ils

déserteraient jusqu'au dernier ; et je ne sais pas, commandant, si vous parviendriez à recomposer votre équipage.

— Mais que faire ? s'écria Shandon.

— Ce que vous avez dit, répliqua le docteur, attendre, mais attendre jusqu'à demain avant de se désespérer. Les promesses du capitaine se sont accomplies jusqu'ici avec une régularité de bon augure ; il n'y a donc aucune raison de croire que nous ne serons pas avertis de notre destination en temps utile ; je ne doute pas un seul instant que demain nous ne naviguions en pleine mer d'Irlande ; aussi, mes amis, je pro-



NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

III

AU LAC DES NEIGES

(Suite.)

Mercrèdi, 16 mars.—Vent du nord-ouest pur sang ; je n'ai jamais vu un vent si franc du collier : il soulève la neige par tourbillons sous ses sabots, au point de nous aveugler, pliant les arbres comme de l'herbe dans sa course, et menaçant à chaque instant de nous éclabousser de rochers et de montagnes. Rien de mieux à faire que de se tenir cois et songer dans notre gîte. C'est presque un tour de force que d'aller quérir la provision de bois que requiert le poêle. Paul s'étend pour dormir sur notre édreton de conifère Panet, fume, je me roule dans mon capot de loup-cervier afin d'apaiser mes rhumatismes, et le père Sioui entame une histoire de chasse, fortement épicée d'exagérations.

Les chances ont été peu favorables durant les quatre derniers jours. En certains endroits, la neige a envahi les trappes ; ailleurs, elles ont été *dépâtées* par les chiens ; autour du lac, les enfants n'ont relevé que deux visons-putois dont les émanations nous écoeurèrent encore plus que les sourdes échappées des chiens.

“Le *Putorius-vison* de Linné est le représentant du putois dans l'Amérique Septentrionale ; il donne une fourrure supérieure à celle des putois d'Europe, et c'est que l'on appelle le putois du Poitou n'est que du putois, ordinaire. Le vison est moins foncé que le putois, et il n'a pas de blanc à la lèvre supérieure.” Une belle fourrure de vison vaut aujourd'hui trois dollars sur le marché de Québec.

“Vous avez vu Joseph ce matin ? nous dit le père Sioui en clignant de l'œil, après avoir retiré de ses lèvres un *bougon* de pipe qui lui décharge sa fumée dans les narines.

—Eh oui ! mais où est-il allé ? Il y a plus d'une demi-heure qu'il nous a quittés.

—Il est allé lever ses pièges.

—Par un temps pareil !

—Oh ! il n'y avait rien qui pût le retenir ; il a fait un bon rêve ; je crois qu'il a rêvé de sa blonde, et c'est un rêve de chance. Il était tout souriant ce matin ; Georges, qui s'en est aperçu, est aussi parti de son côté. Je serais bien surpris s'ils revenaient les mains vides.

—Mais, père Sioui, un homme sérieux comme vous l'êtes, avec de l'instruction, vous ajoutez foi aux rêves ?

—Je voudrais en vain m'en défendre, mes amis ; car chaque fois que l'un de nous rêve de femmes, d'enfants ou de viande fraîche, nous faisons toujours chasse, c'est inmanquable. Aujourd'hui, c'est Adélaïde, la blonde de Jos..., une bonne et brave enfant, qui a dû prier pour nous, et je ne doute pas de l'effet de ses prières. Le temps ne s'est pas bien comporté, nos trappes ne sont pas en bon ordre, et cependant, j'ai confiance. Attendez, et vous verrez.”

En attendant, pour tuer le temps, chacun de nous questionna le père Sioui sur les ressources et les secrets du désert, sur les chasses merveilleuses qu'il a dû faire dans le cours de sa longue carrière. Sa mémoire est farcie de souvenirs d'exploits cynégétiques, assez vifs et intéressants sur ses lèvres, mais que ma plume alourdirait : je passe outre. Une histoire en attire une autre, et Paul trouve l'à-propos de nous faire un tableau pittoresque de Castorville, la résidence de l'hon. Louis Panet, au-dessus de l'aqueduc, à Lorette, en y plaçant une scène humoristique du meilleur genre.

Il est peu de résidences d'été, autour de Québec, qui soit plus agréablement située que Castorville. Pour ma part, j'avoue qu'aucune ne m'offre autant d'attraits. L'amabilité, l'affabilité, l'exquise délicatesse du propriétaire et de sa fille, Madame Larue, y ajoutent encore aux charmes de la nature. Lorsqu'un ami me vient de loin, je ne manque pas de l'y conduire, et il en revient toujours enchanté. M. L. O. David, avec qui j'ai fait une excursion sur la rivière Saint-Charles, jusqu'au lac du même nom, il y a environ deux ans, ne tarissait pas d'admiration sur la beauté du site de cette solitude.

C'est un philosophe, un penseur aimable qui l'a choisie entre mille. Il y a assis une maison assez vaste, dont les murs, blanchis à la chaux, tranchent nettement sur le fond sombre des sapins qui l'entourent de toutes parts. Sur la propriété, d'une superficie de plus de cent acres, une main habile a ouvert une foule de petits sentiers qui se croisent, s'entrecroisent, se mêlent, de manière à former un labyrinthe où les plus habiles courent risque de se perdre. Toujours bien entretenus, ces sentiers présentent une promenade facile, qu'on interrompt de temps à autre pour se reposer sous des ombrages heureusement ménagés, ou pour admirer un châlet, un kiosque, une cabane à *rots*, que sais-je encore ? le tout distribué avec science, pour créer des surprises du meilleur goût. Madame Larue excelle dans ce genre d'embellissements, qui requièrent un talent et une âme d'artiste.

Devant l'habitation, la rivière s'élargit en un bassin aux eaux profondes, entouré d'une épaisse bordure de sapins : un ruisseau, la petite rivière Jaune, s'y décharge sur la droite. Ce bassin, parfaitement abrité contre tous les vents, nourrit des truites d'une assez belle grosseur. Sur ses eaux se bercent trois embarcations, une chaloupe élégante et deux canots. L'un des canots a été baptisé par M. Picard, du nom de *Tsolivi*. Tout au bord du bassin, trois canons de petit calibre, montés sur leurs affûts, tendent leur col allongé au-dessus des eaux, où s'ébattent, insouciantes, des troupes d'oies et de canards.

Lorsque M. Panet posa le bouquet (1) sur sa maison, les sauvages de Lorette, leur chef *Tahourouché* en tête, s'y rendirent en habit de fête et avec leurs fusils, pour saluer ce digne voisin. Ils furent reçus princièrement. Le chef, s'avançant vers l'heureux propriétaire, lui présenta une peau de castor, montée sur carcasse de laiton, qui remettait l'animal en sa forme naturelle. L'intérieur avait été soigneusement et richement étoffé, pour servir de boîte ou d'écrin.

“Monsieur, dit le chef, vos amis les Indiens de la Jeune-Lorette, reconnaissants des services que vous leur avez rendus, apprenant que vous aviez donné à votre établissement le nom de *Castorville*, vous apportent ce *Castor vide*, comme souvenir de leur amitié et de leur respect.”

Or donc, un soir d'un beau jour d'été, le vénérable solitaire, assis sur son peron avec quelques amis, admirait le spectacle toujours nouveau, toujours varié du soleil couchant. Une partie de la surface du bassin était en pleine lumière, l'autre partie réfléchissait dans le calme de ses eaux, en les renversant, les arbres de la rive, avec les nuages et le ciel bleu creusés en abîmes insondables. Quelques oiseaux s'appelaient de branche en branche, probablement pour s'inviter à gagner leur nid. Dans les herbes écartées doucement, on entendait de petits clapotements : c'étaient des rats-musqués en quête de leur souper. Des truites or et pourpre s'élançaient de l'eau comme un trait pour happer des mouches imprudentes ; les canards barbotaient, et les oies faisaient entendre au loin leurs trompettes éclatantes. Le plus beau d'entre ces derniers, un jars d'une encolure et d'une blancheur de cygne, le favori de M. Panet, trompettait plus fort et plus haut que les autres, en tirant du col et battant l'onde à grande volée.

“Admirable oiseau !” s'écrie alors M. Panet enthousiasmé, il chante à sa manière les louanges du Seigneur.”

A mesure que le soleil baisse, le plateau de Castorville remonte dans l'ombre, les chants, les voix de la nature font silence ; on rentre à la maison.

Le lendemain, dès l'aube, M. Panet, en se rendant à la grève, trouva son jars favori la tête dans l'eau, les ailes étendues, pris au piège et noyé, à l'endroit même où il l'avait cru chantant, la veille, les louanges du Seigneur. Hélas ! ce chant était le chant de mort, le chant du cygne du beau volatile, l'ornement du bassin.

Jugez de la douleur du solitaire. Il est là, debout, contemplant l'oiseau sans vie,

(1) On pose le bouquet sur une maison lorsque la charpente en est terminée.

lorsqu'un chasseur indien, le père Tintin, arrive en canot près de lui, pour lever son piège.

“C'est à vous, ce piège-là, Tintin ? demande M. Panet d'une voix emue.

—Oui, monsieur, répond Tintin tout ahuri.

—Eh bien ! prends-le ton piège, et si jamais tu te montres par ici, la cloche de l'église t'appellera pour la dernière fois : “Tintin ! Tintin !” et tu ne pourras pas répondre.”

Inutile d'ajouter que Tintin se le tint pour dit, et ne reparut plus dans ces pages.

“C'est bien dommage, disait le chasseur, c'était un fameux nid de rats-musqués !”

A. N. MONTPETIT.

(A continuer)

LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

XI

La Prairie-du-Chien commença d'être agitée au début du siècle par un élément fort turbulent, inconnu jusque là dans cette paisible région, les élections politiques.

Le congrès américain ayant conféré, en 1819, au Michigan le droit d'élire un député à la Chambre des représentants, l'élection donna lieu à un branle-bas inusité dans la jeune bourgade. Comme les Canadiens étaient nombreux, une nuée d'agents d'élection essayèrent de capter leurs votes de toutes manières. M. William Woodbridge sortit victorieux de l'urne électorale, et alla siéger au Congrès comme le premier député du territoire du Michigan, qui comprenait alors la vaste région du Wisconsin.

L'élection étant annuelle, M. Woodbridge fut remplacé, à l'expiration de son mandat, par M. Solomon Sibley, qui fut élu successivement pendant les années 1820, 1821 et 1822.

En 1823, le Rév. M. Gabriel Richard, grand-vicaire de l'évêque de Cincinnati pour le Michigan, brigua les suffrages des électeurs, avec M. John Biddle pour opposant. C'était la première fois, aux Etats-Unis, que l'on voyait un prêtre se lancer ainsi dans l'arène politique, et sa candidature fit une sensation facile à comprendre en dehors même du Michigan.

M. C. Moreau fait connaître, dans son excellent ouvrage : *Les Prêtres français émigrés aux Etats-Unis*, les circonstances extraordinaires qui déterminèrent le Rév. M. Richard à solliciter cette charge importante : elles lui furent racontées par Mgr. Fitz-Patrick, alors évêque de Boston (1853) : “M. Richard ayant été obligé de recourir au crédit pour achever la construction de l'église Sainte-Anne, au Détroit, les entrepreneurs prirent jugement contre lui à l'échéance des paiements qu'il ne put solder à temps. Nous n'osons pas affirmer qu'ils l'avaient exécuté ; cependant, nous le croyons. Toujours est-il qu'il y avait une sentence de contrainte par corps, et que si l'abbé Richard n'avait pas perdu sa liberté, il était au moins très-menacé de la perdre ; un mot de ses créanciers aurait suffi pour le faire jeter en prison. Dans cette extrémité, ses amis lui conseillèrent de se faire nommer député au Congrès. “D'abord, lui disaient-ils, vous serez libre ; car aux termes de la constitution, la personne des représentants est inviolable pendant toute la durée de leurs fonctions ; vous n'aurez donc plus à craindre d'être retenu prisonnier ; puis, avec l'indemnité qui vous sera allouée pour votre voyage, avec le traitement affecté à votre titre, vous acquitterez les dernières charges de votre église.” Ils promettaient d'ailleurs un succès facile, l'élection dépendant absolument des Canadiens, qui ne refuseraient pas de voter pour un candidat français, catholique et prêtre ; en tous cas, la situation du pauvre missionnaire ne pouvait être empirée par un échec. L'abbé Richard consentit ; il fut nommé.”

Le député-missionnaire prit son siège dans la Chambre des représentants, le 8 décembre 1823. Son élection fut contes-

tée, sous le prétexte qu'il n'était pas citoyen américain ; mais le comité chargé d'examiner la question ratifia par son rapport, en date du 13 janvier 1824, le choix des électeurs.

“Peu de mois, dit encore M. Moreau, nous dirions volontiers peu de jours, suffirent à M. Richard pour obtenir le respect, l'estime, l'amitié même des plus célèbres membres du Congrès. Nous en avons un remarquable témoignage. L'abbé Richard parlait anglais, mais non sans difficulté, car il avait toujours résidé au milieu de populations d'origine française, sur les rives du Mississipi et dans le Michigan. Son auditoire de Washington avait peine à l'entendre ; et quelquefois, sa pensée, sous la forme correcte qui l'enveloppait, échappait à l'attention la plus soutenue ; mais l'illustre Henri Clay venait à son secours. Il avait soin de se placer tout près de l'orateur ; il l'écoutait avec une affectueuse sollicitude, et quand le discours de M. Richard était terminé, il en reprenait un à un les arguments et le traduisait en meilleur langage.... M. Richard était de tous les comités où se traitaient les affaires du Michigan, et il profita très-habilement des bonnes dispositions qu'on lui témoignait pour faire entreprendre dans ce territoire de grands travaux d'utilité publique. Il obtint du gouvernement fédéral des secours pour ouvrir des routes, construire des ponts et des quais, défricher des terres, dessécher des marais, en un mot pour imprimer une impulsion vigoureuse à l'agriculture et au commerce. Il avait entrevu, à travers les ténèbres qui les couvraient encore, les destinées auxquelles ce territoire était appelé.”

Furieux d'avoir échoué dans leur contestation, les ennemis de l'abbé Richard lui firent une opposition très-vive, lorsqu'il se présenta de nouveau au tribunal des électeurs, au printemps de 1824.

La Prairie-du-Chien fut, cette fois encore, le théâtre d'une lutte animée. Rolette, s'étant fait naturaliser citoyen américain l'année précédente à Mackinaw, soutint vaillamment la candidature de M. Richard ; mais le juge Lockwood assure qu'il réussit, en dépit de son influence, à faire voter bon nombre de Canadiens dans le sens contraire. Nos compatriotes en général appuyèrent pourtant M. Richard, qui fut élu pour la seconde fois au Congrès.

M. Richard perdit malheureusement sa troisième élection par la négligence des Canadiens, trop confiants dans leur force apparentement. “Cinq voix de plus, écrivait le Rév. M. Dejean, missionnaire, ont fait élire un autre candidat, M. Austin E. Wing. C'est vraiment une perte pour la religion, parce que M. Richard, en allant au Congrès, aurait pu satisfaire plusieurs cathés qui l'accablent, et terminer ainsi sa cathédrale du Détroit.”

Le juge Lockwood raconte, au sujet de l'élection de 1824, une anecdote qui montre l'esprit absolu de Rolette.

Un Canadien du nom de Barette, las des obsessions des amis des deux candidats, ayant résolu de ne favoriser personne par son vote, Rolette se considéra insulté par son absence, et d'une nature un peu vindicative, il lui chercha noise à la première occasion.

Il y avait alors une loi imposant une amende de dix piastres sur les citoyens qui laissaient errer leurs chevaux dans les rues “volontairement ou négligemment.” Or, Rolette en saisit deux un jour, dont l'un appartenait à l'électeur récalcitrant. Il fait émettre avec empressement un mandat d'amener contre Barette, et le jour du procès, un nommé Perkins, dont il a déjà été question, voyant que Rolette n'agissait que sous l'effet de la vengeance, prend le prévenu sous sa protection et demande qu'un jury soit chargé de décider le cas. Après avoir exposé les faits, il fait un appel si chaleureux en faveur de son client, qu'il obtient d'emblée un verdict d'acquiescement. Bien plus, Barette intente une action en dommages-intérêts devant le juge de paix Nicolas Boivin, qui lui accorde une indemnité de cinq piastres, en outre des frais.

et l'héritier de ses promesses. L'aimer ainsi, c'est aimer Dieu en lui, et voilà pourquoi la charité qui nous le fait aimer de la sorte est une vertu divine.

L'amour de Dieu pour les hommes est si fort, si délicat, qu'il dit à chacun de nous : Aimez vos frères à cause de moi, et je ne mettrai aucune différence entre l'amour que vous aurez pour eux et celui que vous aurez pour moi-même. Si Dieu nous disait : Aimez-les pour eux-mêmes, nous pourrions trouver ce précepte rigoureux, sous prétexte que les hommes ne sont qu'à nous. Mais non : il interdit toute excuse à la haine, en nous disant : aimez-les par amour pour moi-même.

Ainsi, ceux-là se trompent qui s'efforcent d'aimer Dieu en n'aimant personne. Celui-là seul est vraiment disciple de Jésus qui sait aimer tout le monde, à force d'aimer Dieu. C'est pour lui surtout que la vie est bonne. Ne pouvant voir son divin Maître, ni rendre service à celui qui possède tout, il lui rend grâce d'avoir placé là, autour de lui, des frères qu'il peut secourir, des sœurs qu'il peut consoler. Il est heureux de vivre en pensant que, si pauvre qu'il soit, il peut toujours donner, à défaut d'or, un peu de son esprit et de son cœur à une créature chère à son Père.

Jésus s'apprête à mourir : que va-t-il dire à ses apôtres, à cette heure d'épanchement ? "Mes petits enfants, je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés : c'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples." Les premiers chrétiens s'en souvenaient si bien qu'ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, et que les païens, saisis d'admiration, s'écriaient : "Voyez comme ils s'aiment !"

Chrétiens mes frères, est-ce que le monde qui nous observe pourrait dire de nous ce que les infidèles disaient de nos pères ? Fatigués dans les sentiers du doute, beaucoup de nos contemporains cherchent un signe éclatant qui leur dise : Là est la vérité, parce que là est l'amour. Cette perle de la charité brille-t-elle dans notre conduite, dans nos paroles et dans nos écrits d'un éclat assez vif pour les séduire ? La bonne foi, la loyauté, la bienveillance président-elles toujours à nos discussions, et le respect de l'homme blesse-t-il son empreinte sur tous nos procédés ?

Soyons sincères avec nous-mêmes, et sachons comprendre qu'on sert toujours mal les intérêts de Dieu quand on méconnaît la dignité de l'homme.

De même, dit le grand Apôtre, que dans un seul corps nous avons beaucoup de membres, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, quoique nous soyons beaucoup, nous ne sommes tous qu'un seul corps en Jésus-Christ, étant tous les membres les uns des autres. Il n'y a plus de Juif ni de Grec, plus d'esclave ni de libre, plus d'homme ni de femme ; vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ. Travaillez avec soin à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix ; vous ne faites tous qu'un même corps et un même esprit, comme vous avez été tous appelés à la même espérance. Rendez donc ma joie complète, en vous montrant tous parfaitement unis, n'ayant qu'un même amour, une même âme et les mêmes sentiments.

Cette union merveilleuse des siens dans l'amour avait été le vœu suprême du Sauveur. "Père saint, conservez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Je prie afin que tous soient un comme vous, Père, êtes en moi, et moi en vous, pour qu'ils aussi soient un en nous, et qu'ainsi le monde croie que vous m'avez envoyé. Et la gloire que vous m'avez donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux, et vous en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les aimez, comme vous m'avez aimé."

Par Jésus-Christ qui est un avec Dieu, et qui s'est fait un avec nous, il se forme entre le Père, Jésus-Christ et nous une union merveilleuse dont le mystère se dévoilera dans le ciel, et dont la fraternité des fidèles est la consolante image sur la terre. Nos yeux n'aperçoivent ni Dieu qui est l'âme, ni Jésus-Christ qui en est le lien, mais l'un et l'autre se manifestent par des effets auxquels on reconnaît l'auteur de la loi de charité, comme on reconnaît le Créateur par les merveilles de la création. C'est pour cela que le Sauveur ajoute : "Afin que le monde reconnaisse que vous m'avez envoyé." Le monde, en effet, reconnaît la vérité divine à ce signe, et bien des cœurs qui restent rebelles à la preuve des miracles sont subjugués par les effusions de la charité.

Que les cœurs durs y réfléchissent, sans la charité point de salut. Il suffit, pour mieux s'en convaincre encore, de voir comment le divin Maître a traité les pharisiens. Ceux-ci étaient corrects, minutieux. Ils n'omettaient aucun rite, et payaient exactement la dîme de la menthe et du cumin ; mais, répudiant l'esprit qui vivifie, pour s'en tenir à la lettre qui tue, ils étaient orgueilleux, hypocrites, intolérants, et manquaient absolument de bonté.

Or Jésus, si doux pour tous, eut pour eux des jugements sévères et des anathèmes comme ceux-ci :

"Ils lient sur les épaules des hommes des fardeaux pesants et insupportables qu'ils ne veulent pas même remuer du doigt. Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes, portent de plus larges phylactères et des franges plus longues. Ils aiment qu'on les salue dans les lieux publics, et que les hommes les appellent maîtres."

"Pour vous, ne veuillez point être appelés maîtres, car vous n'avez qu'un maître, et vous êtes tous frères. Le plus grand, parmi vous, sera votre serviteur. Car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. Je vous le dis : si votre justice n'abonde pas plus que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Gardez-vous soigneusement du levain des pharisiens. Laissez-les : ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles. Or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans la fosse."

S'adressant ensuite aux pharisiens, et les regardant en face, il leur dit :

"Vous vous écriez : Pourquoi vos disciples transgressent-ils les traditions des anciens ? Et vous, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu par votre tradition ? Hypocrites, c'est bien de vous qu'Israël a prophétisé en disant : "Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi, et vain est le culte qu'ils me rendent, enseignant des doctrines tristes et des ordonnances humaines." Race de vipères, comment, étant mauvais, pourriez-vous dire des choses bonnes ? car la bouche parle de l'abondance du cœur."

"Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; vous n'entrez point, et vous ne laissez pas entrer les autres ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous payez la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin, et que vous ne tenez aucun compte des points les plus graves de la loi, la justice, la miséricorde et la foi ! Il fallait faire cela, et ne pas omettre ceci. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans vous êtes pleins de rapines et de souillures ! Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulchres blanchis, qui, au dehors, paraissent beaux, tandis qu'ils sont pleins, au dedans, d'ossements et de pourritures !"

Le divin Maître fut sanglant pour ces hommes formalistes et méchants, mais, en revanche, il montra une tendresse ineffable pour les petits, les malheureux, même pour les pêcheurs qui savaient aimer et se repentir. Avec quelle mansuétude il traita Zachée le publicain, la frivole Samaritaine, la femme adultère, Madeleine la pécheresse, le bon larron Dimas ! Jésus les aime, malgré leurs fautes, parce qu'ils ne méprisaient personne, et surtout parce qu'ils avaient du cœur. C'est le cœur qui fait les amis de Jésus, parce que c'est lui, bien plus que le génie, qui fait les héros et les saints.

À la grande loi de la vie correspond la sainte et douce loi de l'amour. Ne plus rien aimer, c'est être mort.

Se subordonnant au tout dont il est membre, l'homme doit aimer ses frères comme il s'aime lui-même, vouloir leur bien comme il veut son bien. Il doit les aider, les éclairer, se dévouer au besoin pour eux, et travailler, par une union sans cesse croissante, à consommer l'unité du genre humain, en attendant l'éternelle allégresse de la communion suprême. Quand on songe à ce qu'est l'homme, à la place qu'il occupe dans la création, aux facultés dont il est doué, on ne peut croire que toute cette force, toute cette raison, tout cet amour ne doivent servir qu'à celui qui les possède. Quand Dieu nous appellera, malheur à nous si nous ne pouvons que lui dire : "Je n'ai pas fait de mal." Il faut aussi faire le bien. A quoi bon la pensée et l'amour s'il suffit d'être inutile ? à quoi bon ce cœur qui déborde, si l'égoïsme doit en paralyser les plus nobles élans ! Dieu a mesuré nos devoirs à nos forces, et notre grandeur à nos devoirs. Vivre, ce n'est pas seulement éviter le mal, c'est surtout faire le bien ; vivre, c'est se dépenser, c'est dégager de la lumière et de la chaleur ; c'est rayonner pour la gloire de Dieu et la joie du monde.

Le christianisme est une religion d'amour. L'amour en est le principe, l'amour en est la loi, l'amour en est la fin ; et comme le cœur est tout à la fois l'organe et le symbole de l'amour, il est vrai de dire que le christianisme est la religion du cœur. Son œuvre s'accomplit par un mouvement du cœur de Dieu vers le cœur de l'homme, et du cœur de l'homme vers le cœur de Dieu, par le don mutuel qu'ils se font d'eux-mêmes.

Vertu sublime et suave, la charité, qui embrasse le cœur de l'homme, prend sa source dans le cœur de Dieu "qui est amour." Car l'amour de Dieu, et l'amour de l'homme pour Dieu, ne sont qu'un même amour exerçant son activité sur deux objets. Ce sont, dit saint Grégoire, deux branches sorties d'une même tige, deux flammes qui s'élèvent du même foyer. La même charité, qui prête ses ailes à l'homme pour prendre son essor vers Dieu, le ramène sur la terre, pour répandre ses bienfaits sur les créatures, qui sont l'œuvre de ses mains et l'objet de son amour.

"Mes bien-aimés, disait l'apôtre saint Jean, aimons-nous les uns les autres, car la charité est de Dieu. Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour. Si quelqu'un prétend aimer Dieu sans aimer son frère, c'est un menteur, car, s'il ne sait aimer son frère qu'il voit, comment pourra-t-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Celui qui n'aime pas reste dans la mort, celui qui hait son frère est un homicide, et il n'a pas la vie éternelle."

L'apôtre St. Paul est plus pressant encore : il nous a laissés sur la charité cette page admirable, la seule de toute la littérature chrétienne qui puisse être comparée aux discours du Sauveur :

"Quand je parlerais les langues des hommes

et des anges, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain sonnante, une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères, quand je posséderais toute science, quand j'aurais une foi suffisante pour transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Je transformerais tous mes biens en pain pour les pauvres, je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien. L'amour est patient, il est bienveillant ; l'amour ne connaît ni la jalousie, ni la jactance, ni l'enflure ; il n'est pas inconvenant, il n'est pas égoïste, il ne s'emporte pas ; il ne pense pas à mal, il ne sympathise pas avec l'injustice, il sympathise au contraire avec la vérité. L'amour souffre tout, il croit tout, espère tout et supporte tout. La prophétie pourra disparaître, le don des langues cesser, le don de science devenir sans objet, mais l'amour n'a pas de décadence. La science et la prophétie sont des dons partiels ; or, quand le parfait viendra, le partiel disparaîtra. En somme, il y a trois grandes choses : la foi, l'espérance et l'amour, mais la plus grande des trois est l'amour." V. M.

EN REVENANT DES EAUX

A MON AMI, M. JOSEPH MARMETTE,

Homme de lettres.

I -
Je revenais des eaux, l'an dernier, en automne. J'étais un peu souffrant, si ma mémoire est bonne. Vous savez, mon ami, ce que c'est qu'en vapeur : La nausée est en jeu, quand la mer est houleuse ; Le bambin est maussade et la bonne grogneuse ; Si le roulis survient, votre voisine a peur.

II -
C'était un soir charmant, comme il fait en septembre. Le soleil déclinait, et la mer était d'ambre. Nous filions lentement aux lueurs du couchant. Nous passions des flots, nous passions des villages. Des marmots s'amusaient à saisir les cordages ; Un monsieur près de moi s'endormait sur un banc.

III -
Il faisait sur le pont une chaleur extrême. A rêver limonade et gâteaux à la crème. A ma gauche une enfant feuillettait un roman. Chapeau tyrolien, et simple polonoise. Mon voisin prétendait que c'était une Anglaise. A sa droite, un vieillard lui parlait gravement.

IV -
Voyager, selon moi, c'est une fantaisie. On rencontre en vapeur, ce qu'à la comédie On siffle volontiers — des types ennuyeux. Deux gaillards de vingt ans, en habit de collège, Le mouchoir à la main et debout sur leur siège, Saluaient leur clocher qu'ils devaient voir de yeux.

V -
Un mari mal soigné bâillait en embuscade. La dame de là-bas échangeait une ceinture. Avec monsieur d'ici — gros garçon trop heureux. Je rêvais doucement au fond d'une bergère, Les mains sur ma poitrine, et la tête en arrière, Comme on fait sur la mer quand on est paresseux.

VI -
Ajoutez à cela que j'avais la migraine. La fatigue du bal, les bains de la semaine, Me donnaient tout l'aplomb d'un courtier haut classé ; Moins les écus sonnants et les billets de banque. Le mot est bien trouvé, si la chose me manque. Un peu de bon vouloir, et le tout est passé.

VII -
Nous longions Cacouma : — l'heure du crépuscule. Le voyage assomant devenait ridicule : Quelqu'un s'était assis deux fois sur mon chapeau. J'en étais à fixer la jolie étrangère, L'enfant aux blonds cheveux qu'on disait d'Angleterre, Qui lisait un roman — dont j'ai parlé plus haut.

VIII -
J'ai bien vu, mon ami, des femmes en voyage. Rencontre des yeux noirs, lorgné plus d'un visage ; Je me suis arrêté devant bien des tableaux ; J'aime les yeux profonds qui nous viennent d'Irlande. J'ai rêvé des regards découpés en amande ; Mais jamais je n'ai vu deux yeux bleus aussi beaux.

IX -
Ceux-là semblaient dormir sous les cils d'une blonde, Une enfant de quinze ans, la plus belle du monde. Poitrine peut-être ; — un front de chérubin. Un vieillard, je l'ai dit, se tenait auprès d'elle. Le vieillard était laid ; mais l'enfant était belle. L'enfant m'intéressait — ce que vous pensez bien.

X -
Le péché, je l'admets, ou plutôt, je l'explique : J'adore un œil battu, voilé, mélancolique, Né sous le ciel de Londres un matin de brouillard. J'aurais tenté, je crois, un moyen inutile, Si le hasard n'eût fait, qu'à souper, entre mille, Je vins m'asseoir à table en face du vieillard.

XI -
C'était un pas de fait, moi qui rêvais conquête ; Et pourtant, je restais les yeux sur mon assiette, Honteux comme un enfant qu'on vient de quereller. Dix fois je voulais boire, et mon verre était vide. De distraire que j'étais, je devenais stupide. Le moyen d'en sortir, c'était de lui parler.

XII -
Je fis ce que l'on fait entre boire et fromage : Je glissai quelques mots, je parlai du voyage ; L'enfant me répondit qu'il avait été beau. Elle était ma voisine, et nous étions à table, Il était naturel, même fashionable, Que j'eusse un peu d'esprit, ayant été nigaud.

XIII -
On me fut sympathique ; et, me faut-il l'admettre, Je fus assez discret, pas trop bavard peut-être, (Galant jusqu'à l'excès en vapeur, c'est permis. Nous causâmes progrès ; le sujet était rare. Le vieillard songea même à m'offrir un cigare. Il était évident que nous étions amis.

XIV -
La gâité me gagnait lorsqu'on tira la nappe. L'aventure était drôle, et je riais sous cape. Le hasard ce soir-là se trouvait sous mes pas. Je pouvais m'en servir sans vexer la morale. Il se fallut lever ; nous quittâmes la salle. J'allais me retirer ; on me prit par le bras.

XV

Nous vîmes sur le pont ; le temps changeait de note. Les dames s'en allaient ou mettaient leur capote. Je venais du nord, et le fleuve était noir. Il fallait plus que nuit ; tout présageait l'orage. Des cris joyeux d'enfants nous venaient du rivage. Tout naturellement nous devions nous asseoir.

XVI

Au salon, on chantait une vieille ballade. On jetait un pourpoint sur les pieds d'un malade. Le vieillard nous quitta ; nous restâmes tous deux. J'insistai sur un point que je devais entendre. Mon nom était connu ; je pouvais le prétendre. La chose m'intriguait, et je fis de mon mieux.

XVII

Son histoire était simple, et je l'appris sans peine. Son père était Anglais, sa mère Américaine. Et tous deux étaient morts dans un pays lointain. Son oncle, le vieillard, l'aimait à la folie. Le monde était son bien, et la mer sa patrie. Si le reste existait, elle n'en savait rien.

XVIII

L'automne et les bonbons lui plaisaient d'ordinaire. Elle avait vu la France, entrevu l'Angleterre. Parcouru l'Italie, et passé le Volga. Le pays lui semblait très-habitable en somme. Aux eaux, elle avait fait le désespoir d'un homme. — C'est permis, disait-elle, et le mal n'est pas là."

XIX

Elle adorait les vers ; je lui parlai musique. Un roman la charmait, s'il était sympathique. Si Musset lui plaisait, c'est qu'elle aimait Byron. Elle avait vu Dumas, voilà deux ans, à Vienne. Elle causait français comme une Parisienne. Son pays, l'Amérique, et son fleuve, l'Hudson.

XX

Vous souvient-il encore, mon ami, d'une actrice, Qui l'an dernier, je crois, nous faisait la malice. De charmer tout Québec en lui disant des vers ? Qu'elle voix douce et pure ! elle était sans emphase. Le parler était fou, vous étiez dans l'extase. Je faillis malgré vous applaudir de travers.

XXI

N'est-ce pas qu'elle avait une voix, cette femme ! L'enfant la surpassait ; elle y mettait plus d'âme. Je l'écoutais parler, les yeux sur mon habit. Un de ses mouvements me fit lever la tête. Nous l'avions présagée ; c'était bien la tempête. Les éclairs clignotaient au front noir de la nuit.

XXII

Le capitaine allait marchant sur la dunette. Deux marmots réveillés, craignant pour leur toilette, Regagnaient un salon suivis de leur maman. Le monsieur à l'oeillard ouvrait son parapluie. Il tombait sur le pont de légers grains de pluie. Le roulis inclinait le vapeur sur le flanc.

XXIII

Tout ceci se faisait en moins d'une seconde. Je voulais me lever, la nuit était profonde. J'entendis une voix qui me dit : "Restons là !" C'était la voix d'un ange à travers la rafale. J'avais mon paléto ; elle endossa son châle. Nous n'eûmes que le temps de penser à cela.

XXIV

L'ouragan vint sur nous aussi prompt que la foudre. Je roulaissais de pluie ; il fallait me résoudre. A rester sur le pont ; nous étions près du mat. Le pilote hésitait ; c'était plus que la brume. Nos fauteuils chancelaient ; le fleuve était d'écume. Il y eut un moment où le vapeur craqua.

XXV

L'aventure après tout pouvait tourner au drame. Mon ami. Nous roulions ballottés par la lame. Elle était près de moi ; le pont était désert. Je me sentais heureux ; je voulais le lui dire. C'était des cris joyeux, de franches éclats de rire. Que nous lancions parfois ; des défis à la mer.

XXVI

Il est de ces instants pleins de calme indicible. On l'âme se sent forte, où le cœur est paisible. Des instants de repos qu'on ne peut définir. Le flot peut rebondir sur le flot qui s'abîme. L'homme qui s'en ressent, s'il est près de l'abîme, Lui sourit, tend les bras et le nargue à plaisir.

XXVII

Nous restâmes, je crois, une heure, une heure entière. Causant dans la tempête et riant du tonnerre. Le vapeur incliné reprenait son aplomb. L'orient aux éclairs refermait sa fenêtre ; Le ciel se déchirait ; la lune allait paraître. La pluie avait cessé ; nous quittâmes le pont.

XXVIII

Au salon les bambins criaillaient à tap-tête. Le vieil oncle attendait en lisant la gazette. Mon paléto pleurait l'orage de la nuit. Il fallait le quitter et laisser ma bottine. Je ne fus qu'un instant au fond de ma cabine. Je revins au salon ; mais tous deux avaient fui.

XXIX

Ce que je fis alors, on le fait à tout âge : Je courus sur le pont ; je rappelaï l'orage ; Je murmurais son nom, je ne sais plus pourquoi. La nuit, je la passai sans fermer ma paupière. Nous étions à Québec quand survint la lumière ; Il me fallut descendre et sortir malgré moi.

XXX

Je revoyais la ville après un mois d'absence. Ce qui m'attendait là, je le savais d'avance. Monsieur Fabre lui-même en était aux extraits. Les amis étaient froids ; je courus à ma chambre. Ce ne fut, je crois bien, qu'à la fin de septembre. Que j'ouvris au soleil un coin de mes volets.

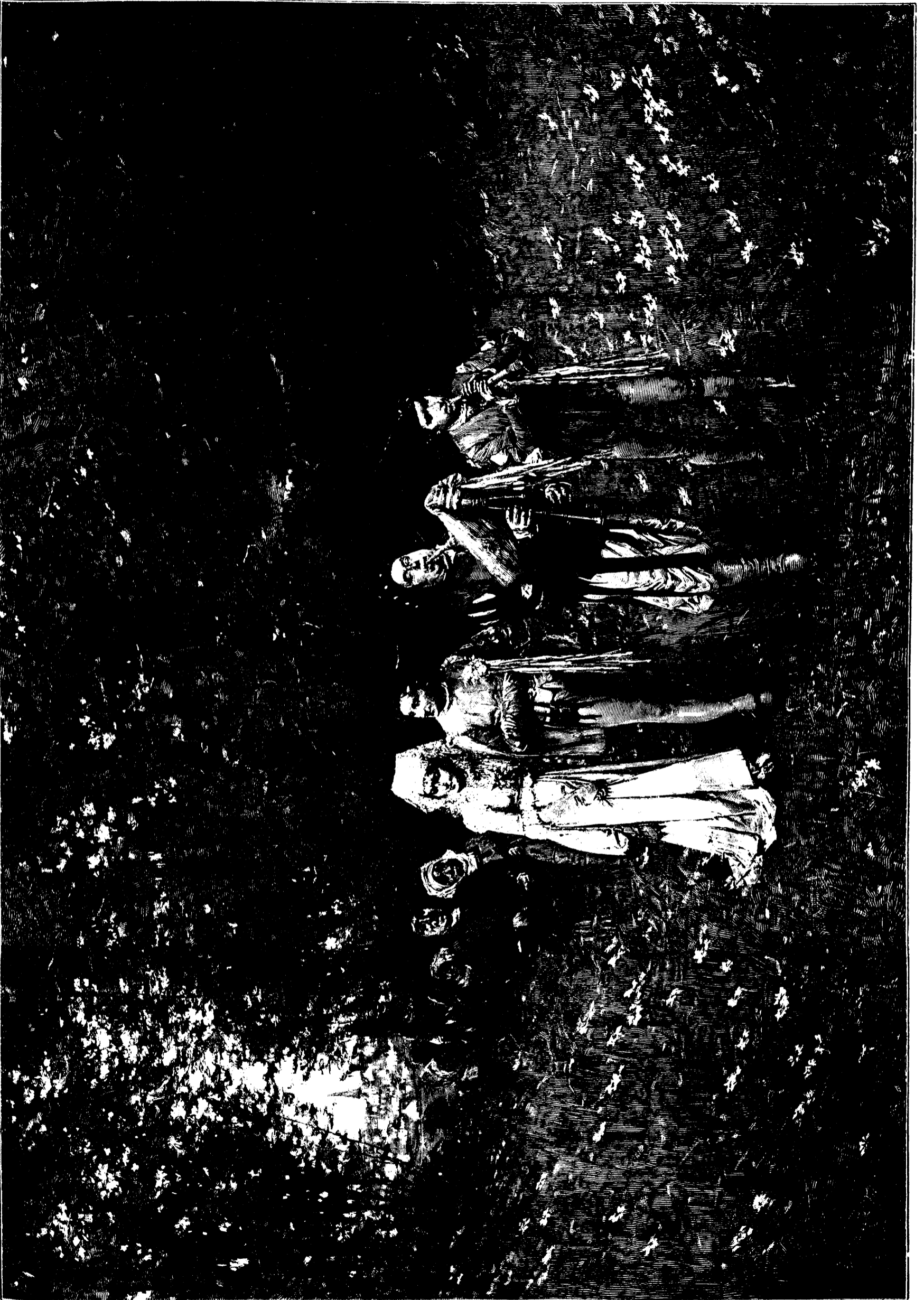
XXXI

Jamais je n'ai revu, mon ami, l'étranger ! Le mois dernier pourtant, du centre d'un parterre, Un soir qu'on chantait faux, je crus l'apercevoir. Je mis dans son étui le bout de ma lorgnette. Je traversai la salle et quittai l'opérette. Voulaient ne pas flatter un rêve sans espoir.

EUDORE EVANTUREL.

Mai 1876.

Les belles âmes arrivent difficilement à croire au mal, à l'ingratitude ; il leur faut de rudes leçons avant de reconnaître l'étendue de la corruption humaine. Puis, quand leur éducation en ce genre est faite, elles s'élèvent à une indulgence qui est le dernier degré du mépris.



UNE NOCE DU MOYEN AGE—TABLEAU DE M. ADRIEN MOREAU

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE VI

LE DRAME DE L'ÎLOT

Després, après s'être recueilli un instant, reprit ainsi sa narration :

« La découverte de la honteuse trahison dont j'étais victime avait réveillé dans mon cœur une foule de passions assoupies jusqu'alors. De sombres idées de vengeance m'agitaient, et c'est sous l'empire d'une de ces colères blanches qui ne raisonnent pas que je pris un parti.

« Je gravis au pas de course le coteau qui conduisait à la maison de mon père ; et, après avoir rendu compte à ce dernier de ma mission, je lui dis qu'une affaire importante m'obligeait à repartir de suite, et le pria de ne pas révéler à personne mon retour nocturne à Saint-Monat.

« Le bon vieillard parut quelque peu étonné de mes allures mystérieuses ; mais je le rassurai en lui disant qu'il s'agissait tout simplement d'un pari à gagner, et je fis mes préparatifs de départ.

« Ce ne fut pas long.

« De l'argent, quelques hardes, des provisions pour deux jours et une paire de revolvers chargés composèrent mon bagage, et je quittai la maison paternelle comme deux heures du matin sonnaient au coucou du salon.

« Une vingtaine de minutes plus tard, j'étais installé dans le fourré le plus épais de l'îlot, ayant eu soin de hâler mon canot à sec et de le dissimuler dans un fourré de broussailles.

« Mon intention, en choisissant cet endroit solitaire pour y passer la journée, était d'abord d'empêcher que Lapière n'eût vent de mon retour, ensuite d'être plus à portée d'observer ses allées et venues.

« Rien d'extraordinaire ne se passa jusqu'au soir.

« Mon ex-ami alla bien, comme d'habitude, chez mon père et chez quelques autres personnes du voisinage, mais son canot ne bougea pas.

« La nuit vint, sombre, silencieuse—une vraie nuit de contrebandier, de bandit. Je distinguais à peine les deux rives du fleuve ; et si quelques maigres rayons d'étoiles n'eussent percé l'obscurité compacte, il m'aurait été bien difficile de constater le départ du coquin.

« Heureusement, mes yeux s'y firent à la longue, et, vers dix heures environ, je pus voir le canot de Lapière se dessiner sur le fleuve comme une ombre légère et glisser rapidement vers l'îlot.

« Arrivé à la pointe sud, au lieu de passer outre, comme je m'y attendais, le canot vint s'y ensabler, et l'homme qui le montait sauta à terre et alla déposer, non loin de là, derrière un rocher, quelque chose qui me parut être un paquet de hardes.

« Avant que je fusse revenu de mon étonnement, le canotier avait rejoint son embarcation et nageait ferme dans la direction de la rive gauche.

« Je lui laissai prendre un peu d'avance, puis, à mon tour, je sautai dans mon canot et m'élançai silencieusement sur ses traces.

« Après une dizaine de minutes de cette chasse nocturne, j'abordais dans ma petite crique de la veille et je me glissais sans bruit jusqu'à mon poste d'observation de la nuit précédente.

« Lapière était déjà rendu près de la maison. Je vis sa silhouette qui s'estompait faiblement sur le mur blanchi à la chaux.

« Tout semblait sommeiller dans la maison. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres. Le monotone tremolo des grenouilles dans les ajoncs du rivage interrompait seul le silence pesant de la nuit.

« Tout à coup, j'entendis crier les gonds d'une porte qui s'ouvrait ; puis des pas légers se firent entendre, et Louise, en costume de voyage, parut auprès de Lapière.

« — Enfin, vous voilà ! fit le coquin.

« — Mon Dieu ! répondit la jeune fille d'une voix navrée, à quelle affreuse démarche m'obligez-vous !

« — Allons, voilà vos terreurs puériles qui vous reprennent.

« — Mes bons parents, les abandonner ! ce pauvre Gustave, le trahir !

« — Mais, ma chère, vous les reverrez, vos parents—car, une fois mariés, nous reviendrons ; quant à cet imbécile de Gustave, vous me feriez plaisir en le laissant là où il est.

« — Il me semble que je fais un rêve terrible et que je ne pourrai jamais me résoudre à vous suivre.

« — En ce cas, éveillez-vous et prenez vite une décision, car je n'ai aucunement l'intention de passer ainsi toutes les nuits à courir sur le fleuve.

« — Si nous attendions encore quelques jours...

« — Pas une heure. C'est assez d'enfantillage comme cela. Suivez-moi cette nuit même, ou retournez à votre premier amoureux... Il n'est pas fier, ce bon enfant-là, et il se fera un honneur de recueillir les débris de ma succession.

« Remarquez en passant, messieurs, comment le brutal Lapière traitait cette jeune fille, qu'il prétendait, aimer et quelle abjecte soumission Louise avait pour lui. Il est certaines femmes qu'il faut tenir ainsi dans une crainte salutaire... La verge leur est douce et les coups de fouet leur semblent des caresses.

« Pauvre et sottie humanité !

« Mais je poursuis... Après quelques secondes, Louise répondit brusquement :

« — Vous le voulez, Joseph ? Eh bien ! que votre destinée s'accomplisse : emmenez-moi.

« Le ravisseur ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit la jeune fille dans ses bras et la transporta dans son canot. Puis il poussa au large et disparut sur le fleuve sombre.

« Mais je l'avais prévenu. Aux dernières paroles de Louise, j'avais regagné à pas de loup mon embarcation, et je fuyais comme une flèche vers l'îlot, lorsque les fuyards se détachèrent de la rive.

« En un clin-d'œil, j'avais atteint l'endroit où Lapière, une heure auparavant, avait mis pied à terre. J'étais sûr que le coquin s'y arrêterait encore, et je l'attendais, un revolver dans chaque main, et blotti derrière un rocher.

« J'étais résolu à tout pour empêcher le rapt de se consommer ; et, plutôt que de laisser impunies les basses insultes de Lapière et sa hideuse trahison, j'aurais volontiers déchargé les douze coups de mes revolvers sur son canot, au risque de tuer Louise, s'il eût dépassé la pointe de l'îlot sans s'y arrêter.

« Heureusement pour la jeune fille, il n'en fut rien. Lapière rama dans ma direction et vint atterrir à une dizaine de pas de moi.

« Il était d'humeur charmante, le digne homme, et ce fut d'une voix extrêmement aimable qu'il dit à sa compagne, en la débarquant dans ses bras :

« — Eh bien ! ma chère Louise, que vous en semble ? jusqu'ici notre fuite n'est-elle pas une délicieuse promenade nocturne ?

« — Il fait bien noir... murmura la jeune fille.

« — Hé ! c'est justement la nuit qu'il nous faut : pas un air de vent, pas un rayon de lune—une véritable nuit d'amoureux !

« — Je voudrais bien partager votre opinion ; mais—vous le dirai-je ?—cette obscurité et ce silence me pèsent : il me semble que quelque chose de lugubre plane dans l'air.

« — Encore ?... Je parie que c'est l'ombre courroucée de votre ex-amoureux Després que votre esprit y voit.

« — Ne riez pas : c'est, en effet, à Després que je pense avec effroi.

« — Ho ! ho ! la bonne farce ! Tenez, moi aussi, l'image de cet excellent Gustave me trotte un peu dans la cervelle, je l'avoue ; mais cette image, loin de me faire peur, me tient au contraire en gaieté. Je donnerais tout au monde pour voir quelle tête fera notre écuyer, lorsqu'il ira demain chez votre père et constatera que vous lui avez brûlé la politesse, en compagnie de son bon ami Lapière...

« — La tête qu'il fera ? m'écriai-je d'une voix terrible, tu vas le voir de suite, misérable, car me voilà !

« Et me redressant en face des fuyards, d'un coup de pied violent je repoussai au large leur canot, qui partit à la dérive et disparut aussitôt dans l'obscurité.

« Lapière et Louise restèrent pétrifiés et ne purent que pousser chacun une exclamation :

« — Després ! Gustave !

« — Oui, c'est bien moi, Gustave Després ! repris-je avec force—Gustave Després, qu'en échange du petit service qu'il vous a rendu de vous sauver la vie, vous avez constamment trompé tous deux ; Gustave Després qui a entendu vos entretiens nocturnes et connaît les projets que vous avez en tête ; Gustave Després, enfin, qui s'est constitué votre juge et vient vous porter la sentence que vous méritez !

« — Et quelle est cette sentence, Votre Honneur ? demanda impudemment Lapière.

« — La mort ! répondis-je d'une voix stridente.

« — Pour tous deux ?

« — Pour toi seul, coquin.

« — Et pour mademoiselle ?

« — Le mépris !

« — Ho ! ho ! fit Lapière avec un rire forcé, vous n'y allez pas de main morte, monsieur le juge !

« — Je me venge ! fut la réponse.

« Malgré son audace, le jeune homme tressaillit, car il y a de ces accents qui portent immédiatement la conviction.

« — Pourtant, il feignit encore de badiner.

« — Qui sera l'exécuteur des hautes œuvres ? ricana-t-il.

« — Moi !

« Et, exhibant aussitôt mes revolvers, j'ajoutai :

« — Il y en a un pour toi et un pour moi. Nous nous placerons à chacune des extrémités de l'îlot, et nous tirerons à volonté nos six coups.

« Lapière recula.

« — Un duel ? fit-il.

« — Oui, un duel, un duel loyal ! car si je veux ta vie, ce n'est point par un assassinat que je prétends l'avoir.

« — Un duel sous les yeux d'une femme ?

« — Cette femme en est la cause : il faut qu'elle voie son œuvre.

« — C'est une lâcheté cruelle !

« — Il te sied bien, Joseph Lapière, de parler de lâcheté, toi que je surpris en flagrant délit de trahison, en train de déshonorer à jamais une famille respectable. Mets de côté ces airs de chevalerie qui ne te vont pas, et prépare-toi plutôt à disputer ta misérable vie.

« — Et si je ne veux pas me battre, moi ?

« — Si tu refuses de te battre, infâme larron d'honneur, aussi vrai que Dieu m'entend, je vais te tuer comme un chien.

« Pour le coup, Lapière vit que j'étais sérieux et qu'il fallait s'exécuter coûte que coûte. Il se mit à trembler tout de bon.

« — Au moins, dit-il, mettons Louise à couvert ; tu n'a pas envie de l'assassiner, je suppose ?

« — Pas le moins du monde. Il y a, de l'autre côté de l'îlot, un amas de roches derrière lesquels elle se blottira. Si je te tue, comme je l'espère bien, je m'engage à la ramener chez elle dans mon canot, que j'ai caché à quelques pas d'ici ; si tu es vainqueur, tu agiras à ta guise. Allons, fais vite, où je vais te frotter les côtes pour te donner du courage.

« Ce coup d'épéron parut transformer Lapière. Il bondit vers la jeune fille et, malgré ses supplications et ses gémissements, la transporta au lieu convenu.

« Puis, revenant vers moi, il me cria d'une voix sauvage :

« — A nous deux, maintenant !... Ah ! mon petit Després, tu veux du sang ! Eh bien ! je vais voir de quelle couleur est celui d'un amoureux déconfit. Oh est mon revolver ?

« — Je viens de le déposer sur le paquet de hardes que tu destinais à mademoiselle, vilaine caricature de Don Juan ! répondis-je, en gâgnant à la hâte l'extrémité nord de l'îlot.

« Il était alors environ minuit.

« Le temps était toujours sombre. La lune n'étant pas encore levée, c'est à peine si la clarté blafarde des étoiles permettait de voir à quelques pas devant soi.

« C'était donc à peu près au hasard que nous allions tirer, à moins de marcher l'un sur l'autre, ou, ce qui serait mieux, de nous guider sur notre feu réciproque.

« Je me faisais ces réflexions, tout en cherchant un abri quelconque, lorsqu'une détonation retentit et qu'une balle siffla à mon oreille.

« Je me retournai vivement et ripostai au hasard.

« Je n'avais pas abaissé mon arme que, pan ! une autre détonation suivit et qu'une seconde balle me passa dans les cheveux.

« — Hum ! me dis-je, il paraît que maître Lapière attend non feu pour mieux viser. Ce n'est pas si bête pour un coquin de son acabit.

« Cette constatation faite, j'avancai de quelques pas et tirai à mon tour sur une ombre qui semblait se mouvoir.

« Un coup de feu me répondit immédiatement, mais, cette fois-ci, à une trentaine de pieds de moi tout au plus. La balle fit éclater une branche à mes côtés.

« — Tant mieux ! murmurai-je, Lapière marche sur moi, comme je marche sur lui. Ce sera plus tôt fini.

« Et je lâchai mon troisième coup.

« Mais, rendu prudent par les sifflements désagréables que mes oreilles n'avaient que trop perçus, je m'étais aussitôt jeté à plat-ventre.

« Cette précaution me sauva la vie, car Lapière m'envoya sa quatrième balle à quelques pouces seulement au-dessus de la tête.

« En ce moment, je vis pendant deux secondes sa silhouette se dessiner près d'un arbuste. Mon revolver était en position : je tirai.

« Un cri terrible se fit entendre et j'entendis le bruit d'un corps pesant s'affaissant dans le feuillage.

« — Justice est faite ! je suis vengé ! m'écriai-je.

« Et, bondissant par dessus le cadavre, je courus à l'endroit où Louise attendait le résultat de la lutte. Elle s'était probablement évanouie au premier coup de feu, car je la trouvai sans connaissance, les mains cramponnées au rocher qui lui servait d'abri.

« — Pauvre enfant ! murmurai-je, si ce misérable que je viens de tuer ne s'était pas rencontré sur notre chemin, comme nous aurions été heureux !

« Mais je n'avais ni le temps ni la volonté de m'attendrir. Je la transportai dans mon canot et la ramenai chez elle.

« Au moment où je la déposais près de la maison de son père, elle reprit ses sens et me reconnut.

« Après m'avoir regardé avec effroi pendant quelques secondes, elle détourna la tête et ses lèvres murmuraient un mot sanglant :

« — Assassin !

« — Vous vous trompez, mademoiselle, répliquai-je gravement. Ce n'est pas moi, mais bien votre coquetterie qui a couché dans les bruyères de l'îlot l'homme qui y dort son dernier sommeil. Souvenez-vous-en, Louise, et... adieu !

« Je m'éloignai rapidement, l'âme remplie d'une mortelle tristesse, et, toute la nuit, je remontai le Richelieu à grands coups d'aviron.

VINCENAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

PARCI PAR-LÀ

CHEMIN DE FER DU NORD.—Le steamer *Lake Champlain*, arrivé dernièrement à Québec, avait à son bord une cargaison de 250 tonneaux de rails d'acier pour le chemin de fer du nord.

UNE DÉPÊCHE DE QUÉBEC mande que les plans de M. Taché, pour les nouvelles bâtisses du parlement, ont été approuvés et que leur construction commencera sans délai.

NOUS apprenons la mort du Dr. Bernard, ex-maire de Montréal, arrivée subitement à sa résidence, San José, Californie, lundi le 3 juillet.

Le Dr. Bernard avait représenté le quartier centre au Conseil de 1859 à 1873.

À la mort de Mr. Cassidy, il avait été choisi pour le remplacer à la mairie. M. Bernard n'était parti de Montréal que depuis dix semaines. Il laisse une épouse et une famille de sept enfants.

UNE RELIÈVE.—M. David Tétu, de l'île Anticosti, possède un sabre qu'il a trouvé à la pointe sud de l'île, à 300 pieds du rivage et à une profondeur de 3 pieds sous des arbres de trois pouces de diamètre.

Ce sabre, considérablement rongé par la rouille de la garde à la pointe, est un sabre de marine.

M. Tétu est d'avis que ce sabre date d'un des premiers voyages de Champlain dans le pays, vu la profondeur où il a été trouvé, la grosseur et la croissance languissante des arbres qui ont poussé au-dessus.

M. Tétu travaille à retracer la provenance de cette relique. Il nous informe que souvent on trouve des ossements humains sur l'île en défrichant les terres.

FALL RIVER, MASS.—L'incendie le plus désastreux qui ait visité Fall-River, après la terrible conflagration de l'automne 1874, a eu lieu le 29 juin au soir, vers six heures, dans la manufacture d'indiennes américaines, dont les deux étages supérieurs ont été complètement détruits. Les admirables efforts des pompiers ont réussi à sauver le reste de cette vaste construction de la ruine. Les pertes sont estimées à \$200,000, couvertes par les assurances.

Ce feu va empêcher la manufacture de marcher pendant quatre à six mois au moins, privant ainsi d'ouvrage environ 400 hommes et 700 femmes. Il semblerait que la fatalité poursuit la classe ouvrière depuis une couple d'années. Peut-être tous ces désastres, tous ces malheurs effroyables sont-ils une punition de la Providence pour nous apprendre que pendant les jours de prospérité nous aurions dû remercier davantage Dieu de ses dons et nous montrer plus prévoyants en sachant faire des économies en prévision des temps durs. Je crois que la plupart d'entre nous avons mérité les rudes leçons que nous ont été données ces années-ci.—Heureux encore ceux qui sauront en profiter pour l'avenir.

GRÈLE.—Les passagers qui sont arrivés dimanche matin, le 2 juillet, à Montréal par le bateau à vapeur *Québec*, rapportent qu'entre 8 et 9 hrs., samedi soir, comme le bateau passait devant Lotbinière, il tomba tout-à-coup une si violente tempête de grêle, que l'on pouvait ramasser à pleines mains, sur le pont, des grêlons d'une grosseur extraordinaire.

Le même phénomène s'est produit à Lachine vendredi midi, le 30 juin, lorsqu'on ramassa, après l'orage, des grêlons d'un pouce de longueur et larges d'un demi-pouce.

AVIS.—Les Secours de la Congrégation de Notre-Dame informent respectueusement le public que, vu le grand nombre d'étrangers qui prennent la liberté de se rendre à l'île St. Paul, des hommes de police sont chargés d'y faire la garde. Cette propriété étant privée, personne n'a le droit de la visiter, et ceux qui contreviendront à la présente annonce seront punis avec toutes les rigueurs de la loi.

Le gouvernement américain, en forçant les vaisseaux canadiens à payer des droits au premier port d'entrée et en leur refusant le privilège de naviguer au-delà de leurs canaux et en bas d'Albany sur la rivière Hudson, a contraint le ministère d'Outaouais d'adopter des mesures de même nature. Ordre a été donné aux officiers de douane d'interdire aux navires américains le passage de la rivière Outaouais et à leur arrivée à la tête du canal Chambly, sur le Richelieu. Aucun traité ne permet aux vaisseaux américains de revendiquer la navigation des rivières du Canada à part celle du St. Laurent.

INDIGNE.—Un événement que nous ne savons trop comment qualifier a soulevé l'indignation des personnes qui ont visité l'île Ste. Hélène samedi après-midi. Un enfant s'étant permis de regarder dans la tente d'un homme qui exhibe mille et une merveilles, a été atteint par une pierre de grosseur considérable que lui a lancée l'industriel. Le malheureux enfant est tombé sans vie à l'instant même. Notre pauvre individu prétend qu'il ne voulait qu'effrayer l'enfant ; quelle qu'ait été son intention, il est certain que les trances sont pour lui maintenant, car il a dû se livrer aux mains de la justice.

PLUSIEURS de nos concitoyens, arrivés de Philadelphie samedi, le 1er courant, font les plus grands éloges du département canadien à l'Exposition du centenaire. Ils s'accordent tous à dire que les commissaires méritent les plus grands éloges pour la manière dont ils ont fait les choses.

SCALPÉE PAR UN LION.—Une lettre de Hambourg nous apporte le récit de l'épouvantable accident qu'on va lire.

Deux institutrices étaient allées avec leurs élèves sur le champ de foire pour y admirer une ménagerie de M. Kallenberg. On avait déjà amené les lions.

Tout à coup un cri déchirant se fait entendre : les spectateurs sont glacés d'épouvante à la vue d'une petite fille de dix ans qu'un lion tient par la tête avec les deux griffes qu'il a passées à travers les barreaux de sa cage.

Cette enfant, la fille du jardinier Tirchinger, avait dû se glisser des deuxièmes places à travers la barrière, et venir trop près de la cage du lion.

Pendant que le public épouvanté se presse pour sortir de la baraque, les gardiens de la ménagerie s'élançant sur le lion.

L'un d'eux saisit la tête de la malheureuse enfant pour l'arracher des griffes de l'animal, en même temps qu'un autre gardien le frappait vigoureusement ; mais, malgré les coups, le lion ne lâcha la tête de la pauvre petite fille qu'en arrachant la peau, puis il se retira au fond de sa cage, emportant ces horribles lambeaux de chair.

L'enfant s'évanouit au milieu d'indicibles souffrances ; vers le soir, il y eut un peu de mieux, elle prononça quelques paroles et demanda à manger ; mais le lendemain matin, elle expira.

—La somme perçue, mardi, le 4 juillet, aux portes de l'Exposition de Philadelphie, comme droit d'entrée, a été de \$23,145.

—L'hon. M. A. N. Richards vient d'être nommé Lieutenant-Gouverneur de la Colombie, en remplacement de l'hon. M. Truch.

M. Richards est un libéral de vieille roche. Il a été solliciteur-général sous l'administration Macdonald-Dorion. Aux élections de 1872, il fut élu à Leeds-Sud. Il ne se représenta pas en 1874, ayant été se fixer en Colombie.

NOTRE-DAME.—On a posé au-dessus du chœur de l'église Notre-Dame, un magnifique vitrail mesurant 27 pieds de diamètre et représentant la T. S. Vierge environnée d'anges. Ce splendide ornement a été importé de France et a coûté la jolie somme de 10,000 francs.

NOUVELLES DE LA GUERRE EN TURQUIE

Bucharest, 2 juillet.—Le prince Charles de Roumanie a ouvert aujourd'hui une session extraordinaire des chambres. Dans son discours d'ouverture, il a dit que le traité impérial garantissait la neutralité de la Roumanie. Le prince a déclaré qu'il avait la ferme confiance que la Roumanie resterait calme aussi longtemps qu'elle respecterait la neutralité.

Vienne, 3.—La Serbie a fait savoir aux puissances que si elles ne déclaraient pas la neutralité du Danube, afin d'empêcher la Turquie de s'en servir pour des opérations militaires, ils l'obstrueraient avec des torpilles.

—On dit que le prince Milan est arrivé à Alexinatz.

—La Serbie a suspendu les communications télégraphiques avec l'étranger.

—La princesse Nathalie, épouse du prince Milan, et deux cents dames s'assemblent chaque jour pour faire de la charpie destinée aux hôpitaux.

Londres, 4.—Le correspondant du Times à Cattare télégraphie que des nouvelles de Cattinper représentent que l'expédition turque contre la tribu de Kutchi, qui avait refusé de payer le tribut au gouverneur de Sentari, a été chassée et repoussée jusqu'à Podgoritz par les Monténégrins et leurs alliés de Kutchi.

Belgrade, 4.—Des dépêches serbes officielles annoncent que les hostilités ont commencé à la frontière sud-est hier. Les Serbes ont été heureux dans plusieurs engagements, et ils ont capturé le camp fortifié de Boblinaghar à l'assaut après trois heures de combat.

La rivière Drina a été traversée hier et il s'en est suivi un engagement en bas de Beleina.

Widdin, 5.—Voici le récit officiel turc de la bataille de Zuciar ou Saitschar: les Serbes ayant traversé la frontière, hier, attaquèrent les forces ottomanes. Il s'en suivit un vif engagement qui devint bientôt général. Osman Pachia, après avoir repoussé les Serbes, envahit leur territoire et s'avança victorieusement jusqu'à Saitschar, enlevant toutes les positions serbes environnantes. Les Serbes prirent la fuite. On dit qu'ils ont perdu 2,000 hommes. Les pertes de la Turquie sont relativement insignifiantes.

Londres, 7.—Une dépêche au Times datée de Raguse, le 6 juillet, dit que l'armée de Monténégro marche en plusieurs colonnes et sans opposition vers Mostar, et a déjà atteint Nevesique.

Les Albanais chrétiens ont refusé l'offre des Turcs à Scatari de 15,000 fusils pour se battre contre les Monténégrins.

Le correspondant du Times ajoute, d'après les autorités les mieux informées, que les rapports turcs de victoire sont entièrement faux.

On a reçu de nouveaux détails sur le combat de Saitschar. Il paraîtrait que 1,300 Serbes ont été tués et 1,500 blessés et fait prisonniers. Les Turcs auraient perdu 450 morts et 800 blessés.

Le correspondant de la Pall Mall Gazette à Paris télégraphie qu'on a appris qu'il y a eu une sanglante bataille près de Nitch, que le général Tchernazeff a occupé la position principale, et que les Turcs ont été défaits.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

CHARADES

No. 19

La raison manque à mon premier, Et tous les biens à mon dernier: Mon premier malheureux, mon dernier misérable. Sont moins craints cependant que mon tout redoutable. V. P.

ÉNIGMES

No. 30

Tous les jours on ne me fait Que pour bientôt me refaire; Et de fait, je ne puis plaire Qu'autant que je suis refait.

No. 31

Je suis fait pour la nuit, son ombre et son silence; Rendant sa force à l'homme après un rude effort, Je fais cesser la joie et calme la souffrance, Je conserve la vie et ressemble à la mort.

LOGOGRIPE

No. 5

J'ai quatre pieds avec ma tête, Et je n'en ai plus sans ma tête; Convert de poil avec ma tête, Et tu comme un ver sans ma tête; J'ai des cornes avec ma tête, Et je n'en ai point sans ma tête;

Je coiffe cher avec ma tête. Et peu de chose sans ma tête; Je suis très-fort avec ma tête, Mais très-délicat sans ma tête; Souvent très-gras avec ma tête, Et toujours maigre sans ma tête; Je puis courir avec ma tête, Je suis immobile sans ma tête; On m'adora jadis avec ma tête, Et je donnai le jour à deux dieux sans ma tête. C'est assez de casser la tête: Si je suis offert avec ou sans ma tête. Prends-moi toujours, lecteur, avec ma tête. Communiqué par ZEPHIRIN NORMANDIN, Saint-Rémi.

PROBLÈME

No. 1.—Joseph et Jean revenant ensemble de l'école, trouvèrent sur la route quelques centins; rendus chez eux, ils comptèrent leur trésor: Joseph ayant été plus chanceux que Jean, ce dernier demanda à Joseph de lui donner deux centins pour former une somme semblable à la sienne; Joseph n'acquiesça pas à la demande de Jean; au contraire, il lui dit: "Donne-m'en deux, toi, et j'en aurai deux fois autant que toi." Combien chacun avait-il trouvé de centins? Communiqué par A. BÉLANGER, Québec.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 26 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

MOT CARRÉ.—No. 5

G I B E T
I M A G E
B A R O N
E G O U T
T E N T E

LOGOGRIPIES

No. 2.—Gange.
No. 3.—Rosier.

ANAGRAMMES

No. 5.—Sir George-Etienne Cartier.
No. 6.—Saint Antoine de Padoue.
No. 7.—Sainte Rose de Lima.
No. 8.—La confédération.
No. 9.—Jules César.
No. 10.—(a) Laurier.
(b) Camonille.
(c) Amandier.
(d) Noisetier.
(e) Poirier.
(f) Giroffier.
(g) Prunier.
(h) Gadellier.
(i) Framboisier.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

Mont carré.—No. 5. Mlle H. Jobin, Lévis; B. E. Pelland; J. A. Laferrrière, J. Marquis; W. B. Aird, jr.; J. E. G. St. Sébastien; Déla Rivet, Amarilda, Ottawa; F. X. Demers, St. Sébastien.
Logogriphes.—No. 2. W. B. Aird, jr.; Elmore Nadreau, 2 et 3. B. E. Pelland; 2 et 3. Frs. N., Québec; 2. J. A. Laferrrière; 2 et 3. J. M.; Ar. Peltier; 2. F. Belisle, Worcester; 2 et 3. V. P. J. E. G. Déla Rivet, Amarilda, Dame G. Madore, Ste. Anne du Bout-de-l'Île; F. X. E. Demers; 2. H. Girard, J. E. Hébert; 2 et 3. Mlle H. Jobin; 2. Dlle H. Dolbec, St. Sauveur de Québec; 2 et 3. Fred. Ramsay, Côte St. Paul; Is. Enoch Lepage, Québec.
Anagrammes.—Tous. Mlle H. Jobin, Mlle H. Dolbec; 8, 9, 10. F. Ramsay; tous. Is. Enoch Lepage; No. 9, H. Rousseau; 10, a, b, c, e, f, g, h, i, W. B. Aird, jr.; tous. B. E. Pelland; tous, Ths. N.; tous, J. A. Laferrrière; tous, J. M., Ar. Peltier; tous, moins b, J. R. Peltier; tous, V. P., J. E. G. Déla Rivet, Amarilda, Dame G. Madore; 10. R. Forget; tous, F. X. E. Demers; 5, 8, 9, H. Girard; tous, J. E. Hébert, Bécancour.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

DÉCES

A Montréal, le 9 courant, à l'âge de 7 mois et 8 jours, Joseph-Alphonse-Philippe, enfant de J. N. Miller, éc. professeur à l'académie commerciale catholique.

HOTEL ST. LOUIS

A KAMOURASKA

Cet Hôtel sera ouvert SAMEDI, 1er Juillet. Bains de mer et à domicile. Pêche de toute sorte et à toute heure du jour. On veillera surtout à obtenir le meilleur Saumon et la meilleure Truite pour les pensionnaires, ainsi que les chaloupes et les voitures pour excursions de plaisir. Pension au prix des années dernières. Grande réduction aux familles nombreuses. Le salon de l'Hôtel sera à l'usage de tous les pensionnaires, et non pas à une seule famille, tel que pratiqué les deux dernières années. A. E. TALBOT, Propriétaire

7-27-4-36

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE, Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

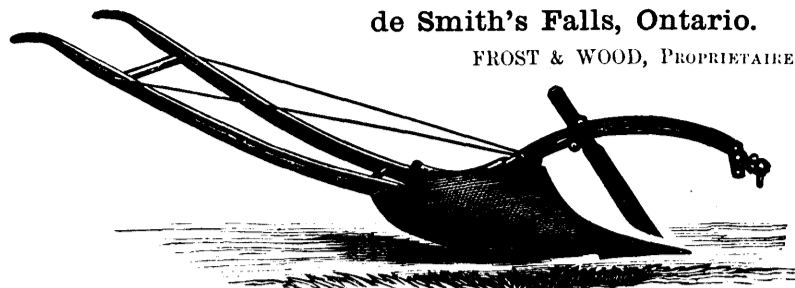
PAPIER A ENVELOPPER

Les Épiciers, Bouchers, Cordonniers, et autres commerçants peuvent obtenir au bureau de ce Journal, 5 et 7 Rue Bleury, d'excellent papier à Envelopper, en bon ordre, à cinq piastres le cent livres; trois piastres pour cinquante livres; une piastre et demie pour vingt-cinq livres. Les acheteurs devront payer argent comptant, et emporter le papier. S'adresser au Gérant de la Compagnie Burland-Desbarats, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. Les commerçants de Campagne pourront se procurer de ce papier en adressant leurs commandes comme ci-dessus, accompagnées du montant nécessaire, en ayant soin d'y ajouter un centia par livre pour couvrir les frais de poste.

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.



LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet. 7-17-13-24

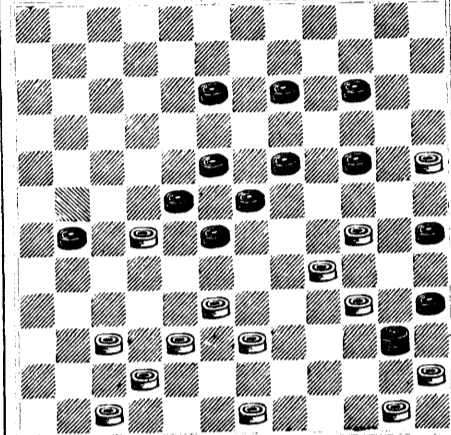
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 33

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values: 47 à 41, 26, 65*, 54, 54*, 42 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 30. Montréal:—W. Brisebois, Ar. Pelletier, J. Lalonde, H. Foisy, Aug. Demers. Sorel:—H. C. Blais.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing market prices for various goods including Farine, Blé, Orges, Avoine, Sarrasin, GRAINS, Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, Oignons par minot, Asperges, Laitue, Concombres, Rhubarbes, LAITIÈRE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, and DIVERS.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock such as Bœuf, Vaches, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons, and Foin.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dysentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remèdes Modes Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis plus de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralyse, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochiscs Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisseuse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

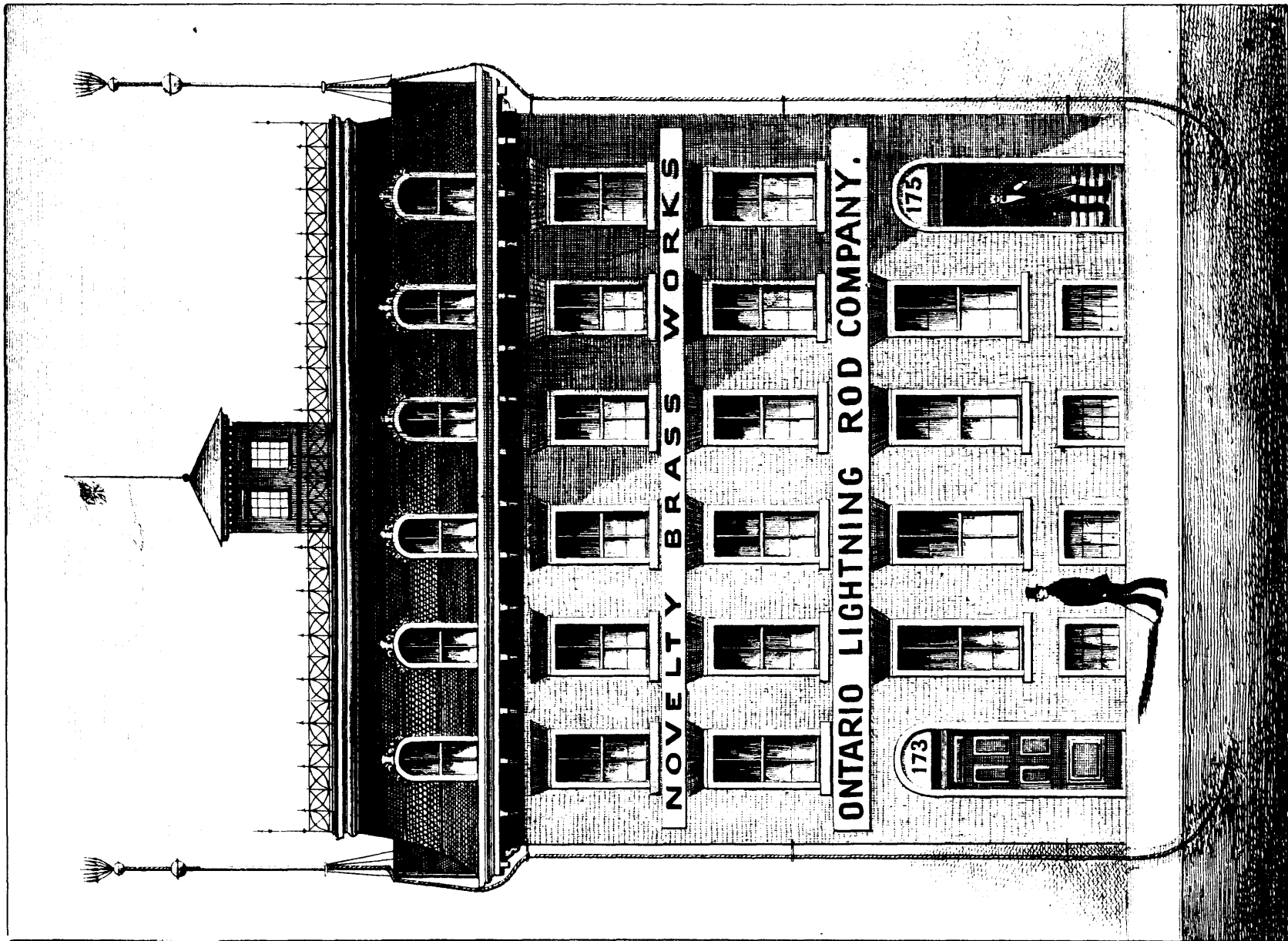
Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

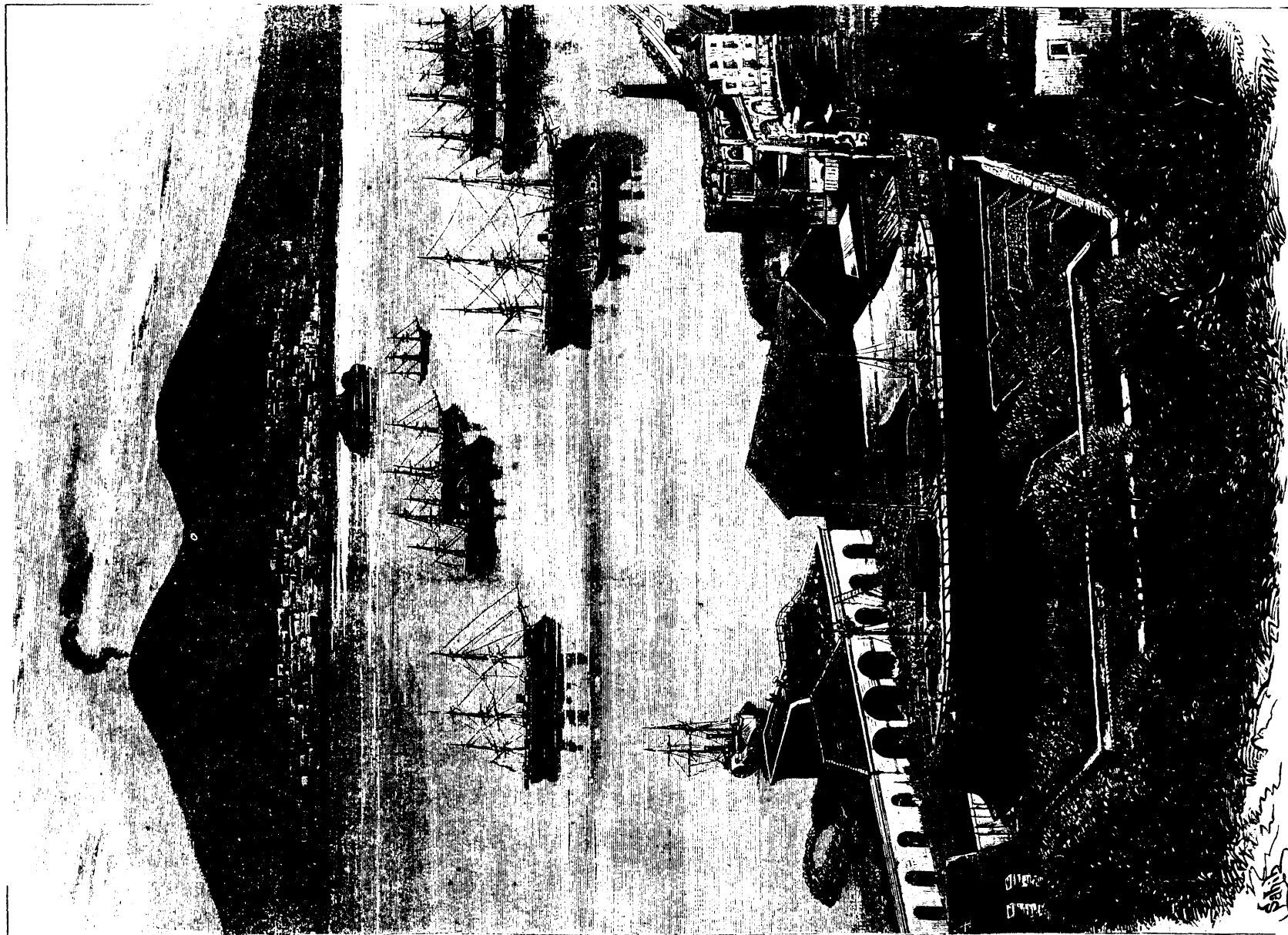
(LIMITÉE.) MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.



BUREAUX ET MANUFACTURE DU "ONTARIO LIGHTNING ROD COMPANY"
 (COMPAGNIE DE PARATONNERRES D'ONTARIO), A HAMILTON



LANCEMENT DU VAISSEAU CUIRASSÉ, LE "DUILIUS," A CASTELLAMARE